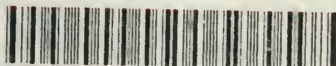



TENTANDA VIA


3 9007 0233 2920 4





LES

VINGT SOUS DE GABRIELLE

ON était à la fin de juin. L'été dans sa beauté féconde régnait sur la nature et répandait dans les airs ses senteurs parfumées. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes et à travers les plantes grimpantes qui s'élevaient déjà presqu'à mi-hauteur,

les bouffées d'air pur et les rayons du soleil se jouaient librement. Dans le jardin, tout à côté, les oiseaux chantaient ou poursuivaient les insectes que leur bruissement trahissait dans l'herbe et sous les feuilles. On sentait partout cette exubérance de vie, cette sève vigoureuse que le soleil répand sur son passage. A deux pas, le ruisseau murmurait doucement sur son lit de cailloux mousseux, jusqu'à l'endroit où un barrage formait un lac en miniature dans lequel les canards barbotaient en nasillant.

Dans la maison, la petite Gabrielle, assise sur un coussinet aux pieds de sa maman, dépliait gravement le linge de sa poupée pour voir si, quelque part, il y avait des reprises à faire. La poupée avait été bien soigneuse, car, après le plus minutieux examen, il fut constaté qu'il n'y avait pas le moindre petit accroc.

Le linge fut replacé dans les petits tiroirs, puis Gabrielle se mit en frais de compter l'argent de sa banque.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle possédait cette mignonne boîte en fer, moins grande qu'un sucrier ; il y avait tout au plus cinq semaines. Et cependant, après avoir ouvert le couvercle et vidé le contenu de la banque sur le tapis, Gabrielle put compter jusqu'à vingt sous.

Vingt sous ! dont six tout neufs et presqu'aussi beaux que des pièces d'or !

— Petite mère, vois donc comme je suis riche ! Qu'est-ce que je pourrais bien faire avec vingt sous ?

— Bien des choses, mon enfant.

— Voyons ; je pourrais acheter un voile neuf ou des gants pour ma poupée, une corde à

danser, un cerceau, un cerf-volant, du sucre, des pommes, et tant d'autres choses encore ! ...... Mon Dieu que c'est ennuyeux de ne pas savoir quoi choisir !

— Il y a encore bien des choses, cependant, auxquelles tu n'as pas pensé et que tu pourrais acheter avec tes vingt sous. Tout à l'heure, quand le soleil aura baissé un peu, en faisant notre promenade, nous entrerons dans la ville, et tu verras combien de choses tu as oubliées.

— Pourquoi ne pas sortir de suite, petite mère ? Il ne fait pas très-chaud.

— Tu ne ressens pas la chaleur ici, ma chérie, parce que tu es à l'ombre, et que les arbres du jardin et le ruisseau répandent une certaine fraîcheur ; mais si tu te trouvais sur la rue, exposée au soleil et à la poussière, tu verrais que j'ai raison.

Gabrielle ne manqua pas de laisser paraître sur sa figure une pointe de mécontentement ; cependant, comme elle avait bon cœur et qu'elle aimait bien sa maman, elle ne dit rien et se contenta de soupirer en regardant l'aiguille de la pendule qui n'en avança pas plus vite.

Je connais bien des petites filles de six ans qui ne se seraient pas montrées aussi réservées, et qui auraient témoigné leur impatience en frappant du pied ou en froissant leur mouchoir et leur tablier.

Car Gabrielle n'avait que six ans.

C'était une jolie petite fille, bien fraîche, bien rose, un peu bruyante, mais, en somme, pleine de bons sentiments. Elle faisait quelquefois, souvent même, des étourderies,—que les grandes personnes qui sont sans péché sous ce rapport lui jettent la première pierre,—mais

elle revenait bien vite de sa faute et ne gardait pas rancune à ceux qui l'en corrigaient.

Vous l'excuserez donc, n'est-ce-pas ? même lorsque je vous aurai dit qu'elle regardait souvent à la pendule et qu'elle se sentait fortement tentée d'aller pousser sur l'aiguille pour la forcer de marcher un peu plus vite.

Ses vingt sous lui trottaient par la tête en compagnie de toutes les belles choses qu'ils pouvaient lui procurer.

Il y avait très-longtemps, à son avis du moins, qu'elle voyageait de la pendule à la croisée pour voir si le soleil ne baissait point, et de la croisée à la pendule, pour voir si l'aiguille avait fait beaucoup de chemin, lorsque sa maman regarda au dehors, roula son tricot et y piqua son aiguille à tricoter, mouvement qui signifie toujours la suspension du travail.

Gabrielle se leva en battant des mains, et un petit quart d'heure après, elle trottinait à côté de sa mère sur le chemin de la ville.

Il était cinq heures et on devait prendre papa à six heures en passant par son étude ; c'était donc toute une heure pour voir à dépenser les vingt sous que Gabrielle portait soigneusement empilés dans une jolie petite bourse pendue coquettement à son bras.

Je ne vous parlerai pas des incidents du voyage jusqu'à la ville qui n'était éloignée, au reste, que d'un demi-mille environ.

Gabrielle ne pensa pas à courir après les papillons et les insectes dorés, comme c'était son habitude ; elle ne voyait que ses emplettes et avait hâte de faire son choix.

Enfin on arrive devant la première boutique, tenue par une marchande de jouets.

Il y en avait de toutes sortes, dans la vitrine, sur le comptoir, au fond des tablettes et jusque sur la rue. Tout cela était fardé de couleurs brillantes. Il y avait des ânes, des moutons, des vaches couvertes de vrai poil, des toupies-caméléons, des poupées parlantes, des billes, des tambours et autres instruments de tapage ; enfin une foule de ces choses qui grisent les enfants et qui embarrassent tant, par leur nombre et leur variété, les acheteurs d'étrennes, la veille du jour de l'an.

Gabrielle ouvrait les yeux dans une proportion démesurée ; elle songeait au bonheur de la petite fille de la marchande, qui se tenait près du comptoir et qui pouvait jouir à la fois de toutes ces richesses merveilleuses.

La maman marchanda beaucoup d'objets ; mais Gabrielle ne pouvait parvenir à arrêter

son choix. Elle commençait à s'aperçevoir, d'ailleurs, que vingt sous ne sont pas une fortune aussi considérable qu'un petit peuple le pense. Un chat blanc, entre mille, avait presque gagné son cœur, mais resta néanmoins sur sa tablette : car il coûtait vingt-cinq sous et la maman aurait été obligée de suppléer les cinq sous qui manquaient.

Bref, on sortit de là les mains vides, mais la bourse encore intacte, pour essayer ailleurs.

Le marchand d'images et de livres enluminés, les petites échoppes établies sur la place du marché, les fruitiers, les fleuristes, tout cela fut visité, examiné ; cependant les vingt sous restaient encore au fond de leur bourse.

A la fin, Gabrielle émit une opinion qui lui parut très-acceptable :

— Si nous allions, dit-elle, chez le confiseur ?

Elle rougit légèrement, néanmoins, en formulant cette demande. Cela sentait un peu la gourmandise : dépenser vingt sous en brioches et en sucre candi, ce n'est pas très-recommandable pour une petite fille de six ans.

— Nous n'aurons pas besoin de dépenser les vingt sous jusqu'au dernier, ajouta-t-elle en forme de réparation.

La mère, sans le laisser trop paraître, fut heureuse de cette restriction.

— Comme tu voudras, dit-elle ; allons chez le confiseur.

En se rendant à ce dernier endroit, elles passèrent devant la boutique du boulanger.

En face de la vitrine, les coudes appuyés sur l'allége en pierre, deux petits enfants se tenaient les yeux avidement fixés sur les belles brioches toutes fraîches étalées sur les tablettes.

L'un des enfants paraissait avoir au plus six ans, l'autre en avait à peine trois. Ils étaient maigres, pâles, pieds-nus et portaient des vêtements rapiécetés au point de faire rire s'ils n'avaient pas de suite fait pleurer.

La mère de Gabrielle ne put s'empêcher de s'arrêter pour regarder ces deux petits infortunés.

Les gens qui n'ont point d'enfants passent peut-être indifférents à côté de l'enfance malheureuse. Mais un père et une mère peuvent rarement contempler d'un œil sec ce spectacle de la faiblesse en proie à la misère et au dénûment. Il leur fait faire un retour sur eux-mêmes et appelle dans leur esprit cette pensée que peut-être un jour,—il y en a tant d'exemples !—leurs enfants seront, eux aussi, exposés sur la rue à la dureté des passants, souf-

friront la faim et la soif et, ce qui est encore plus triste, les éclaboussures du vice qui passe fièrement en carosse à quatre chevaux.

La petite Gabrielle s'était aussi arrêtée avec sa maman. Elle regarda pendant quelque temps les petits infortunés.

— Vois donc, maman, dit-elle, tout-à-coup, le petit pleure, qu'est-ce qu'il peut avoir ?

La maman essuya une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

— Il a faim, dit-elle, et il demande à son frère de lui acheter un morceau de pain.

— Eh ! bien, il est donc méchant, le frère ; pourquoi ne va-t-il pas lui chercher une brioche ?

— Ma chérie, il n'a peut-être pas d'argent ; allons voir.

Elles s'approchèrent toutes deux, et la mère de Gabrielle interrogea l'aîné des enfants.

C'était une de ces misères comme on en voit si souvent. La mère était veuve et malade ; les enfants n'avaient pas mangé depuis la veille et le pauvre petit qui ne comprenait que sa faim, pleurait parceque son frère ne lui donnait pas le morceau de pain que la boulangère avait déjà refusé.

Gabrielle n'attendit pas la fin de l'histoire N'écoutant que son cœur elle prit sa petite bourse avec les vingt sous et la mit dans la main du petit garçon en lui disant à l'oreille :

—Va acheter les plus belles brioches, entends-tu ?

Elle avait à peine dit ces paroles qu'elle se sentit enlever par deux bras vigoureux et enlacée par quelqu'un qui la couvrit de baisers.

Six heures étaient passées, et son père, en revenant de son étude, avait été témoin muet de sa bonne action.

Comme j'ai bien fait, dit-elle en revenant, de ne pas acheter le chat blanc de la marchande de joujoux ! Ces pauvres petits n'auraient peut-être pas soupé ! Et, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi, mais je me sens le cœur bien plus gai.

— C'est toujours comme cela, ma fille, quand on a fait une bonne action, dit le papa. Le bon Dieu donne le remords à ceux qui font mal et la satisfaction du cœur à ceux qui font bien, sans compter que souvent il les récompense encore d'une autre manière.

Et c'était bien vrai, puisque le lendemain, à son réveil, Gabrielle trouva le chat blanc à côté de son oreiller.



LE SOIR

I

La brise doucement caresse le feuillage,
L'air est limpide et pur ;
La mer frappe sans bruit le sable du rivage
De sa vague d'azur.

Les rayons du soleil, par delà les collines
Ont incliné leurs feux,
Et leurs derniers reflets, en teintes purpurines,
S'étendent dans les cieux.

Le ruisseau près de nous promène son mur-
Sur un lit de gazon ; [mure
Le rossignol caché dans son nid de verdure,
Commence sa chanson.

Chante, poëte ailé, chante ; ta voix sonore
Est un écho du ciel ;
Pour publier le Dieu que tout mortel adore,
La branche est ton autel.

II

L'ombre s'étend sur nous ; déjà la pâle étoile
Perce dans le ciel bleu ;
La nuit, à l'horizon, tend un coin de son voile ;
Mortels, pensez à Dieu !

Pensez à Dieu qui vient, sur l'aile du silence,
Passer auprès de vous,
Qui vient sécher les pleurs et remettre l'offense
Du pécheur à genoux.

Pensez à Dieu ! pensez à votre dernière heure :
La mort aime la nuit ;
Peut-être elle viendra marquer votre demeure,
Quand sonnera minuit !

PRIÈRE

O Dieu ! votre bonté plane sur cette terre,
Nous sommes dans sa main :
Ecoutez vos enfants, donnez à leur prière
Le réveil de demain.

Votre Esprit vient vers nous sans rayons et sans
Nous ne pouvons le voir ; [flammes.
Mais nous sentons l'amour qu'il verse sur nos
Dans le calme du soir. [âmes

Béni de vos enfants, dans leur humble prière,
Venez régner sur eux ;
Que votre volonté soit faite en cette terre
Comme on la fait aux cieux.

Donnez-nous aujourd'hui le pain de l'existence.
Pardonnez-nous Seigneur,
Comme nous pardonnons aux autres leur
Du fond de notre cœur. [offense,

Vous voyez près de nous rôder, dans sa malice,
Le lion infernal :
Préservez-nous, Seigneur, de son noir artifice,
Délivrez-nous du mal.

III

Seigneur !....Taisons nos voix ; la douce Provi-
Veille sur notre sort : [dence
Entre les bras de Dieu, qui la berce en silence,
La nature s'endort !....



LES

DÉCEPTIONS DE JACQUES

Jacques Roubaud avait douze ans le jour où il mit pour la première fois le pied dans une école.

Tout jeune encore, il avait perdu sa mère : et son père, forgeron honnête d'ailleurs, ne s'était jamais occupé de ce fils unique que

pour lui administrer de rudes corrections, les jours où, comme il le disait lui-même, la main lui démangeait. Lorsqu'il n'y avait pas de démangeaison à la main du père, le fils pouvait faire à sa guise : il est juste de dire qu'il ne se gênait pas.

Le père Roubaud ne savait pas lire, et il avait le plus profond mépris pour tout ce qui touchait, de près ou de loin, à l'instruction.

— Les maîtres d'école, avait-il coutume de dire, sont des fainéants qui n'ont pas le courage de remuer les bras et qui préfèrent agiter leur langue. Je voudrais bien savoir comment nos gens feraient ferrer leurs chevaux si le monde n'était composé que de maîtres d'école ?

Les gros bonnets auxquels Roubaud adressaient d'habitude ces remarques, n'étaient pas plus malins que lui, pour la plupart, et trou-

vaient ces idées à la fois agréables et profondes. Ils ne se faisaient pas faute de complimenter fortement là-dessus le forgeron et se rangeaient invariablement à son avis. Ajoutons que le père Roubaud avait les poings solides, faciles à remuer, et qu'il ne supportait pas longtemps la contradiction.

Roubaud n'était pourtant pas un méchant homme.

Il était scrupuleusement honnête et n'eût pas fait tort d'un dixième de sou au plus riche de ses clients. Il ne manquait jamais la messe le dimanche, et faisait maigre tous les vendredis ; on l'eût surpris prodigieusement en lui disant que tout cela, au demeurant, ne valait pas grande chose. Roubaud appartenait à cette classe d'hommes, trop nombreuse hélas ! qui entendent la vie et le devoir de la manière la

plus facile possible ; qui croient qu'une personne est dispensée d'avoir des vertus pourvu qu'elle n'ait pas de vices, et que les bonnes intentions suppléent suffisamment les bonnes actions.

Avec cela on peut comprendre ce qu'était à douze ans le fils du forgeron.

— Je lui donne la nourriture, et le vêtement ; il est logé comme moi : qu'est-ce que je puis faire de plus ? S'il veut apprendre le métier, lorsque je mourrai, je lui laisserai la boutique et les outils. Le monde est grand, qu'il y fasse comme moi son chemin, sans devoir rien à personne.

Ainsi parlait le père Roubaud, et il secouait, sur l'ongle du pouce, les cendres de sa pipe, ce qui signifiait que toute la grosse artillerie du raisonnement n'aurait jamais pu ébranler ses convictions.

D'où il suit que Jacques, à douze ans, était de première force au jeu des osselets, maniait les billes d'une manière parfaite et ne reconnaissait pas de supérieur lorsqu'il s'agissait de lancer une toupie. Il était fort et souple : il sautait plus loin et plus haut que tous ceux de son âge, grimpait jusque sur les branches les plus élevées d'un arbre pour dénicher un merle ou poursuivre un écureuil. Il nageait comme un Terreneuve et pouvait rester cent secondes sous l'eau. Quand j'aurai ajouté qu'il savait, dans l'espace de trois jours, culotter proprement une pipe, vous serez obligés d'avouer que si Jacques n'était pas parfait il était au moins bien rapproché de la perfection et devait, en très peu de temps, atteindre ce but désiré.

Aussi, parmi les garçons de son âge, il était respecté, considéré. Les plus huppés s'abais-

saient devant lui, et les moins favorisés le regardaient d'un œil triste et envieux.

Lorsqu'il s'élevâit un différend à propos d'une bille heurtée en dehors des règles, ou sur la question importante de savoir si la toupie était, oui ou non, en dehors du cercle ou sur la ligne, Jacques, toujours consulté, prononçait un jugement sans appel.

Cet appel avait un jour été tenté par un petit camarade qui avait osé évoquer sa cause à un tribunal, sinon supérieur, du moins plus nombreux. Mais Jacques, saisi d'un juste courroux, avait, par une argumentation *ad hominem*, montré à l'appelant la vanité de ses prétentions, et découragé du même coup toute tentative future sur le même terrain.

Il faut couper le mal dans sa racine.

Le dimanche, entre la messe et les vêpres,

les jeunes gens s'amusaient, à l'ombre des arbres, sur la place de l'église. C'est là que Jacques prenaient ses plus beaux airs, allant des grands aux petits, superbe près des uns, insinuant auprès des autres. Il trouvait moyen de satisfaire, avec ceux de son âge, son goût pour les billes, la toupie ou les osselets, tout en conservant une dignité que sa force supérieure lui commandait. Quant aux jeunes gens, il s'élevait jusqu'à eux en offrant du tabac ou une allumette.

De cette façon, Jacques avait deux cordes à son arc, et lorsque la société des uns lui offrait quelques désagréments, il n'était pas dans la nécessité de recourir à une bouderie solitaire ; il allait se consoler en compagnie de l'autre fraction de ses amis.

Aux yeux de tous les enfants de son âge,

Jacques jouissait du suprême bonheur sur cette terre.

Mais il est reconnu que la félicité, ici-bas, ne peut pas durer toujours ; et notre héros allait faire la triste expérience de cet axiome qu'il ne soupçonnait guère.

Le père Roubaud reçut un jour une grande lettre, ornée d'un immense cachet de cire noire. Pour en savoir le contenu, il fut obligé d'avoir reçours au ministère de son voisin, le ferblantier, qui passait pour expert en littérature.

Cette lettre annonçait au forgeron qu'un de ses oncles, mort sans enfants, dans un comté voisin, l'avait institué son légataire universel. Il était prié de se rendre au plus vite sur les lieux pour assister à l'inventaire et entrer en possession de son bien, après avoir fourni ses certificats d'identité.

On était au lundi. Le père Roubaud mit la lettre dans sa poche, et alla faire ses préparatifs pour partir le surlendemain.

Cependant le ferblantier, comme tous les oracles de village, était grand causeur, et la possession de cette nouvelle l'avait rempli d'une grande joie : il y voyait des matériaux pour plusieurs jours d'un babil aussi neuf qu'intéressant, et se pâmait d'aise comme un *reporter* de journal qu'une circonstance fortuite amène le premier sur le théâtre d'un accident.

Aussi le contenu de la lettre circula-t-il comme une traînée de poudre, et, le lendemain, tout le monde, dans la paroisse, savait que le forgeron était devenu millionnaire, ou à peu près.

Bref, quand l'héritier arriva au logis du défunt, il trouva une demi-douzaine de parents plus ou moins éloignés, accompagnés de plu-

sieurs hommes de loi, et on lui annonça, séance tenante, que le testament allait être contesté.

Le forgeron revint chez lui le cœur serré et l'esprit gros de réflexions peu agréables.

— Si mon fils avait su lire, se dit-il, je n'aurais pas eu besoin de recourir au ferblantier, lequel n'aurait pas parlé, et, à l'heure qu'il est, je serais en possession de mon héritage. Décidément, l'instruction a peut-être du bon, et, pas plus tard que demain, Jacques ira à l'école.

Ce n'était, à la vérité, qu'un mesquin intérêt qui faisait ouvrir les yeux au forgeron ; et il aurait trouvé mille autres raisons d'un ordre plus élevé pour l'engager à mettre son fils à l'école. Mais, enfin, il ne voyait pas au-delà : contentons-nous de le plaindre en nous gardant bien de le condamner.

Roubaud n'avait qu'une parole, et, le lendemain, Jacques, averti de la veille, faisait piteusement son entrée à l'école et allait s'assoir tout honteux sur le dernier banc, avec les petits de l'A B C.

Il avait le cœur gros. Lui qui, jusque-là, avait vécu de ce qu'il croyait être la grande vie, la vie raisonnable ; qui avait regardé avec mépris et souvent injurié, en les traitant de moutards, les enfants qui s'en allaient à l'école ou en revenaient avec leurs livres sous le bras ; lui qui se croyait leur supérieur, il se voyait, maintenant, de beaucoup au-dessous d'eux.

Le maître d'école comprit de suite combien Jacques devait se trouver déclassé, et pour ne pas augmenter sa mortification, le premier jour, il ne lui fit pas dire ses lettres ; il se contenta de lui expliquer les règlements de l'école.

Il lui parla avec douceur et essaya de gagner sa confiance. Jacques fut assez convenable, mais il se livra peu, et le maître vit bien qu'il lui faudrait tenter plus d'un assaut avant de pouvoir pénétrer au cœur de la place. Il comprit qu'il avait devant lui une tâche longue, pénible, ingrate peut-être, mais il ne se découragea point et, au fond de son cœur, il demanda à Dieu de bénir son travail et de lui donner la patience pour aller jusqu'au bout.

Vous soupçonnez peu, mes petits amis,—car c'est pour vous que j'écris,—vous soupçonnez peu les trésors de patience que vos maîtres dépensent pour vous, chaque année, chaque semaine, chaque jour. Vous les trouvez quelquefois sévères, *ennuyeux* surtout, c'est là votre grand mot. Avez-vous jamais songé que votre maître, de son côté, peut aussi vous

trouver ennuyeux et maussades, que vous êtes trente ou quarante et que l'ennui se multipliant par votre nombre, peut arriver à des proportions effrayantes. Et, cependant, toute la journée, votre maître est obligé de rester avec vous, de se plier à vos différents caractères, de subir une multitude de petites taquineries que vous croyez innocentes et qui souvent lui brisent le cœur ; de vous répéter tous les jours une foule de choses qu'il lui faudra vous dire encore le lendemain et les jours suivants, sans qu'il lui soit permis de laisser seulement paraître la fatigue que cela lui cause. Avez-vous jamais réfléchi qu'il est forcé de se contraindre sans cesse pour mesurer ses expressions à votre intelligence, d'expliquer les mêmes choses trois ou quatre fois à chaque section différente de ses élèves. Si vous voyiez

votre maître tel qu'il est, loin de le trouver ennuyeux et de le taquiner, vous n'auriez pas assez de toutes les puissances de votre cœur, de toutes les forces de votre esprit pour l'admirer et pour l'aimer.

Vous comprendrez ces choses plus tard, mais vous ne les comprendrez parfaitement que si vous êtes appelés vous-mêmes à cette tâche honorable et difficile de l'enseignement ; de même que celui-là seul qui élève une famille peut apprécier ce que, dans son jeune âge, ses parents ont fait pour lui.

Le maître d'école fut donc excellent à l'égard de Jacques et tâcha, autant qu'il put, de lui faire oublier sa triste position.

Malheureusement, les autres enfants ne prirent point les choses au même point de vue, et ils se promirent bien de faire passer au *nou-*

veau quelques mauvais quarts-d'heure, en retour de tous les mépris qu'il avait eus pour eux, au temps de son indépendance.

Ils avaient certainement tort, car il ne faut jamais rendre le mal pour le mal ; on doit toujours pardonner les injures, et, à plus forte raison, les petites taquineries.

Mais les camarades de Jacques ne pensaient pas ainsi, parce qu'ils ne réfléchissaient point. Aussi, la fin de la classe, impartiemment attendue, fut-elle le signal d'une petite guerre de représailles dans laquelle l'amour-propre de Jacques devait subir de nombreuses écorchures.

A peine fut-il hors de la porte que tous les enfants firent cercle autour de lui.

— As-tu mangé ton livre ?

— Sais-tu quel est le première lettre ?

— Deux et deux, combien cela fait-il ?

— Le petit Julien, qui n'a que six ans, peut t'en remontrer.

Jacques entendait tout cela et pestait intérieurement. Il eût volontiers saisi l'un des gouailleurs pour en faire un exemple ; mais il savait que tous les autres se seraient jetés sur lui ; et il est toujours dangereux de lutter contre le grand nombre. Il lui fallut donc endurer en se rongeant les poings.

Le cortége l'accompagna jusqu'à sa porte et Jacques se précipita dans la maison, suivi par trois acclamations ironiques qui achevèrent de l'exaspérer.

Il s'assit près de la table et se mit à pleurer amèrement. Toute sa vie lui repassa devant les yeux.

Les larmes sont comme un prisme à travers

lequel nos actions passées nous apparaissent sous leurs véritables couleurs. Jacques fut étonné de reconnaître combien, jusqu'à ce jour, sa vie avait été inutile et même coupable.

A quoi servait-il, dans ce monde où toute chose doit donner sa part d'utilité ? A rien, absolument ; et, loin d'être utile, il était même nuisible, en ce sens qu'il donnait un mauvais exemple et décourageait, par le spectacle de son inaction, ceux à qui une nature indolente rendait déjà le travail assez difficile.

Jacques pleura et pensa longtemps, et son père, en entrant pour souper, le trouva à la même place, les yeux encore tout rouges.

Mais le forgeron ne s'arrêtait pas à de semblables détails ; il supposa que Jacques avait été battu à l'école, et se dit qu'un peu de fouet est nécessaire aux enfants.

Notre héros soupa maigrement et alla de suite se coucher, au lieu de fumer sa pipe et de courir par les rues, comme il en avait l'habitude.

Le lendemain, il arriva à l'école plein de bonnes résolutions. Mais lorsqu'il entendit les petits dire toutes les lettres de l'alphabet et qu'il se vit lui-même, grand garçon, réduit à confondre un B avec un C, il n'y put plus tenir et s'emporta contre le maître qui, disait-il, s'y prenait exprès pour lui faire honte.

Le maître le mit en pénitence et fit bien ; mais il fit encore mieux lorsque, après la classe, il garda Jacques près de lui, beaucoup pour lui expliquer sa position et un peu pour le sauver de la scène qu'il avait subie la veille.

Il fut convenu que, jusqu'à nouvel ordre, Jacques ne serait pas interrogé en classe, mais que, en revanche, il viendrait une heure,

chaque soir étudier son A B C. Il se mit avec cœur au travail, et au bout d'un mois et demi, ses camarades furent extrêmement surpris de le voir, un jour, se lever et lire couramment toute une page.

Le dévouement du maître et la bonne volonté de l'élève avaient accompli ce prodige.

Jacques commençait à prendre courage et à voir d'un meilleur œil les travaux de l'école.

La petite guerre que les autres élèves avaient entreprise contre lui, les premiers jours, était à peu près terminée. On le laissait volontiers tranquille et lui-même commençait à perdre ces airs de supériorité et de domination qu'il affectait autrefois. Il avait abandonné sa pipe qui, au lieu de faire de lui un personnage comme il le croyait, ne servait qu'à le rendre ridicule aux yeux des gens sensés, sans compter le tort

qu'elle causait à sa santé. Il était enfin devenu beaucoup meilleur, sans être encore exempt de défauts.

A l'automne, il lisait bien et commençait à écrire un peu, lorsque son père mourut par la chute d'une barre de fer qui lui brisa le crâne.

Jacques se trouva seul au monde et sans fortune puisque le bien qui avait été légué à son père était le sujet d'un procès dont il était difficile de prévoir l'issue.

Il aurait voulu continuer à fréquenter l'école, — il en était arrivé à aimer beaucoup son maître,—mais il lui fallait songer aux moyens de gagner sa vie. La forge avait été louée, mais le revenu ne suffisait pas pour faire vivre Jacques sans autre ressource.

Il fut donc obligé de s'engager en qualité de garçon de ferme, chez un cultivateur de la paroisse.

L'homme n'était pas cruel, mais on ne flânait pas à son service, et Jacques ne mit pas de temps à s'apercevoir que le métier était dur. Il fallait, à l'aurore, courir dans la rosée, et, sur le haut du jour, endurer les ardeurs du soleil.

Quand venait le dimanche, Jacques était content de pouvoir se reposer ; et, encore, fallait-il qu'il préparât la voiture de ses maîtres, pour aller aux offices. Il n'avait pas le temps de songer à faire le beau, et d'ailleurs son costume ne lui permettait plus cette suprême jouissance d'autrefois.

Rendons à Jacques cette justice de dire qu'il ne se plaignit point et qu'il endura bravement toutes les petites misères de la position. Et ce n'est pas peu de chose. Les petits maux sont souvent plus difficiles à supporter que les grands ; et celui qui souffre pendant des mois,

et des années les piqûres du cilice est probablement plus courageux que celui qui subit, sans sourciller, l'amputation d'un bras.

A l'automne, Jacques fut obligé de se chercher une nouvelle position ; car la famille du fermier suffisait pour les travaux de l'hiver. C'est alors qu'il songea au métier de son père. C'était un chemin tout tracé.

" Il n'y a pas de sot métier " lui avait dit son maître d'école, " et l'on peut être heureux dans toutes les professions, pourvu qu'on soit honnête, et qu'on n'ait pas une ambition démesurée. "

Le jour même, Jacques entra en qualité d'apprenti chez le locataire de la forge.

Il gagnait sa nourriture. Quant à son logement, le forgeron lui permit de le prendre dans le grenier du bâtiment, où Jacques réussit à se faire une petite chambre assez habitable.

Il n'avait pas oublié ses études ; et, même chez le fermier, il employait ses rares loisirs à se perfectionner dans la lecture. Mais, maintenant qu'il avait plus de temps libre, il voulut apprendre pour de bon. Toutes ses soirées furent remplies par l'étude, sous la direction de son ancien maître.

Au bout de quatre ans, vous n'auriez pas reconnu Jacques dans ce grand garçon de seize ans et demi, robuste comme un homme fait, qui, après avoir ferré votre cheval, rédigeait de la même main un article sur une question de l'art vétérinaire.

Les forgerons, autrefois, étaient tous un peu vétérinaires, de même que les barbiers tenaient à passer pour médecins.

Le temps des misères et des déceptions était passé.

A force de travail et d'étude, Jacques était devenu non-seulement un ouvrier habile dans son art, mais un homme instruit et bien renseigné sur une foule de sujets.

Allez voir la balustrade qu'il a faite pour l'église de son village, et si vous rencontrez l'auteur de cet ouvrage merveilleux, causez avec lui, vous ne partirez pas sans avoir appris quelque chose.

Dans ses moments de loisir, Jacques tient un journal, et il aime souvent à se reporter sur cette époque de son existence où il se livrait à l'oisiveté qu'il croyait si distinguée, avant son entrée à l'école.

—Si j'avais continué comme j'ai commencé, me disait-il, j'en serais arrivé à mourir misérablement à l'hôpital ou dans la cour de quelque cabaret. Les déceptions que j'ai éprouvées

m'ont ouvert les yeux à temps et j'ai eu le bonheur de voir ma folie. Grâce à Dieu et à ceux qui m'ont aidé, j'ai pu profiter de mes petits malheurs pour me corriger, et, maintenant, non seulement je n'ai pas peur du travail, mais je l'aime et le recherche, et j'espère bien qu'il en sera toujours ainsi. "

Jusqu'à ce jour du moins, ce vœu a été exaucé ; et maintenant Jacques est un des hommes les plus influents de son village ; mais, ce qui vaut encore mieux, il donne le bon exemple à toute la paroisse, par sa conduite charitable et chrétienne.

— C'est un homme instruit, dit le maître d'école.

— C'est un fameux ouvrier, disent les confrères de Jacques.

— C'est un homme exemplaire, dit le vieux curé.

Tâchez de mériter qu'on en dise autant de vous, et je vous assure que vous n'aurez pas perdu votre temps.





LES

PASSEREAUX D'HIVER

Aussitôt que le froid s'avance,
Toute leur troupe arrive, immense,
Et s'appelle du haut des airs.
Puis, de la plaine désolée,
Chacun prend bientôt sa volée
Pour aller audelà des mers.

Les hirondelles les premières,
Et les mouettes les dernières
Partent. Tout seuls, les passereaux,
Sans craindre la neige et le givre,
Avec nous consentent à vivre
Jusqu'au retour des jours plus beaux.

Il faut les voir, ces oiseaux frêles,
A la neige tendant leurs ailes,
Braver et le froid et le vent.
Lorsque tout le monde frissonne,
Leur rapide essaim tourbillonne
Gracieux autour du passant.

C'est une course échevelée
Sur la gouttière dentelée
Par les glaçons. Ce sont, dans l'air,
Des zig-zags et des courses folles,
Des chutes et des cabrioles
Aussi changeantes que l'éclair.

Couchés dans vos chaudes voitures,
Ensevelis dans vos fourrures,
Les avez-vous vus accourir
Chercher sur la terre gelée
La petite graine oubliée
Qui les empêche de mourir ?

Le froid est noir, l'hiver est rude ;
Mais soyez sans inquiétude
Pour ces hôtes de nos frimats :
Le Dieu qui fait mouvoir leurs ailes
Met dans leurs petits cœurs fidèles
Un sang qui ne refroidit pas.

Si, cependant, à la fenêtre,
L'un d'eux vient becqueter, peut-être,
Une frileuse et blanche main
A ce petit ami qui guette
Voudra-t-elle jetér la miette
Dont il fera tout son festin.

Au premier froid les autres partent,
Comme ces amis qui s'écartent
Lorsque le malheur nous surprend :
Mais eux gardent toujours la place,
Et ni le soleil ni la glace
Ne peut changer leur cœur constant.



62



LE

COLLIER BLEU DE MARIETTE

Mariette était une jolie petite fille de huit ans, rose, fraîche, gazouillant tout le jour, en dehors des heures d'école et du temps où son petit frère Toto dormait dans son berceau.

Car Mariette allait à l'école ; oui, depuis six mois. Le jour de son entrée avait été un jour

remarquable. A neuf heures du matin, Mariette s'était rendue avec son A B C dans un sac, et son ardoise sous le bras. A midi, lorsqu'elle était revenue à la maison, elle avait avalé à la hâte quelques bouchées de son dîner, et avait voulu retourner de suite. Sa maman lui ayant fait observer que la classe ne commençait qu'à une heure, Mariette avait fait une vilaine moue et pesté un peu, tout bas, contre les mamans qui empêchent les petites filles de faire à leur guise.

Mariette avait bien tort, n'est-ce pas ? Aussi, par la suite, elle a beaucoup regretté sa faute ; d'autant plus que ce grand zèle s'est bientôt refroidi. Mariette a compris, par expérience, qu'une heure de repos, entre la tâche de la matinée et celle de l'après-midi, ne paraît pas trop longue, lorsqu'on a bien travaillé.

La mère de Mariette était une excellente femme, qui tenait bien son petit ménage, soignait ses deux enfants, et raccommodait les hardes et le linge de son mari. Elle s'occupait très-peu de ce que faisaient ou disaient ses voisines, et n'aimait pas les commérages. Ce n'était pas qu'elle fût peu sociable ou revêche au contraire, elle était toujours de bonne humeur et ne se faisait pas prier pour rire à son aise. Mais elle avait dans l'idée que, sur cette terre, si chacun surveillait plus ses propres affaires, et moins celles des autres, tout le monde y trouverait son compte et les choses n'en iraient pas plus mal.

Le père était maçon et travaillait, la plupart du temps, à la ville voisine ; en sorte que toute la conduite intérieure de la maison retombait sur sa femme qui ne s'en acquittait pas mal et ne se plaignait jamais.

Les parents de Mariette n'étaient pas riches ; mais s'il leur fallait souvent se priver de quelque objet de luxe, en revanche, il ne manquaient jamais du nécessaire. C'est dans cette condition que l'on trouve généralement les ménages les plus heureux.

Le petit Toto allait avoir dix mois ; il était déjà robuste et marchait en s'aidant des chaises et des murs. Quand il fallait franchir une porte, c'était toute une affaire. Il se sentait aussi inquiet qu'un général sur le point faible d'une fortification. Mais, à la fin, il prenait son petit courage à deux mains et se lançait hardiment comme le fameux Blondin sur sa corde tendue.

Toto aimait beaucoup sa petite sœur qui le lui rendait bien de son côté et avait pour lui toutes sortes de bons soins.

Or, Mariette était, après tout, une bonne

petite fille, aidant bien sa maman et lui obéissant en tout. Ce n'était pas un enfant modèle, —les enfants modèles ne valent généralement pas grand'chose,—mais vous allez voir qu'elle n'était pas sans avoir ses petites qualités.

Par exemple, lorsqu'elle se levait de bonne heure, le matin, et que son petit frère dormait encore, elle ne criait pas tout haut après ses bas, ses souliers, son mantelet ; elle ne renversait pas les chaises en courant vite pour voir l'aspect de la rue. Je connais pourtant des enfants qui font tout cela.

A table, elle se tenait bien assise et ne criait pas après ceci ou cela ; mais elle attendait qu'on lui eût donné sa part et ne repoussait jamais son assiette brusquement, sous prétexte qu'on ne lui avait pas mis le morceau de son choix. Et puis, elle mangeait de tout ce que mangeaient

ses parents ; et, lorsqu'il y avait un dessert, elle ne laissait pas tout le reste de côté pour se gorger de confitures ou de pâtisserie. J'ai pourtant entendu dire qu'il y a, de par le monde, des petits garçons, et même des petites filles qui ont ces vilains défauts. Mais, bien sûr, je ne croirai cela que le jour où je le verrai.

Une autre chose qui distinguait Mariette, c'est qu'elle ne mettait jamais les doigts dans son nez, ni son petit caquet au milieu de la conversation des grandes personnes.

Et, cependant, Mariette avait un défaut ; oh ! mais là, un défaut bien dangereux. Mariette était entêtée. — Ce n'est pourtant pas un si grand vice, direz-vous. — J'en conviens et Mariette avait tant d'autres qualités pour effacer cette petite tache ! Cependant, voyez, Mariette n'était pas menteuse ; mais lorsque son entête-

ment se mettait de la partie, dût-on la couper par morceaux, il n'y avait jamais moyen de la faire revenir sur ce qu'elle avait avancé. Elle s'obstinait à nier les choses les plus évidentes, sachant bien qu'elle se trompait sans donner le change aux autres. Je crois qu'au fond elle en souffrait, mais son entêtement ne lui permettait pas d'avouer son erreur, et elle mentait effrontément, plutôt que de s'humilier un peu et de paraître céder.

Vous voyez que le petit défaut a déjà d'assez grandes conséquences.

Ces choses-là, cependant, ne se voyaient pas tous les jours ; et il y avait longtemps même que Mariette n'était tombée en faute lorsque le mois de sa fête arriva. Aussi sa maman conçut-elle le projet de lui faire une surprise agréable.

On était à la fin de mai. Le printemps tout en fleurs répandait ses parfums dans l'air tiède. On ne se souvenait plus de la neige que pour goûter davantage le tapis vert des champs et les tons soleillés des forêts. Quelque chose de rafraîchissant et de vivifiant circulait dans l'atmosphère. Le laboureur, en allant au champ, éprouvait comme un transport et un besoin impérieux de remercier Dieu de je ne sais quel grand bienfait tout à la fois saisissant et indéfini.

Ce jour-là, la mère de Mariette devait aller à la ville.

La veille, elle avait acheté, pour la naissance de sa petite fille, un joli collier en perles bleues : quand je dis perles, je ne garantis pas plus l'expression que la boutiquière ne garantirait l'objet. C'était donc un collier bien humble, peu coûteux, mais frais en couleur et

parfaitement convenable. L'excellente femme avait également vu une petite croix en or, qui l'avait beaucoup tentée, mais elle n'avait pas osé l'acheter :

—Ce serait, peut-être, s'était-elle dit, un peu extravagant ; allons-nous en et n'y pensons plus.

Mais il arrive, quelquefois, et même assez souvent, qu'on ne fait pas exactement ce que l'on veut, et que, malgré les meilleures résolutions, il nous est impossible de chasser certaines pensées qui nous hantent et nous poursuivent. C'est comme les milliers d'atomes qui se soulèvent sur un chemin poudreux : plus vous vous remuez pour les chasser, plus ils se multiplient, plus ils fondent sur vous.

Malgré elle, la mère de Mariette avait donc pensé toute la journée à cette petite croix.

Tellement que, le soir, après avoir couché ses enfants, elle en avait l'air tout drôle. Son mari le remarqua.

— Tu as quelque chose ? lui dit-il.

—Eh ! bien, oui, là !

Et elle lui parla de la petite croix.

— C'est bien simple, dit le mari, lorsqu'elle lui eut raconté toute la chose ; tu retourneras en ville, demain matin, et tu l'achèteras, cette petite croix. Quand même nous en ferions l'extravagance : une fois n'est pas coutume ; et, d'ailleurs, je reprendrai cela sur mon tabac.

La femme avait bien fait, pour la forme, quelques petites objections ; mais si peu que rien ; et voilà pourquoi, ce matin-là, elle repartait pour la ville.

Le collier bleu était enfermé dans une petite boîte qu'elle avait mise au fond d'un tiroir, sans tourner la clé.

Pendant son absence, Justine, la fille du voisin, gardait la maison avec Mariette, qui, en l'honneur de sa naissance, avait obtenu congé pour toute la journée.

Il y avait déjà quelque temps que sa mère était partie, lorsque Mariette ouvrit le tiroir en question et même dut le bouleverser un peu.

Ah ! par exemple, ce n'était pas pour fureter ; car il faut rendre cette justice à Mariette, elle n'était pas fureteuse. C'était Justine qui l'avait envoyée chercher quelque chose dans ce tiroir.

La petite boîte en carton ne manqua pas d'attirer son attention ; elle ne l'avait encore jamais vue ; c'était donc du neuf, du mystérieux ! Que pouvait-il bien y avoir dans cette petite boîte ? Tout un monde de suppositions fit irruption dans la tête de Mariette. Ce ne pouvait pas être une poupée, la boîte était trop

petite ; et elle était cependant trop grande pour que ce fût un chapelet. Que pouvait bien contenir cette fameuse boîte ?—Mystère. Voilà ce qui inquiétait Mariette.

Elle referma le tiroir, alla porter à Justine ce que cette dernière lui avait demandé, puis elle se sauva dehors pour fuir la tentation.

C'était bien, cela, de la part de Mariette ; car il n'y a rien comme éviter les occasions.

Sur le bord du chemin, Mariette rencontra Louise, une petite fille de ses amies qui, comme elle, n'allait pas à l'école ce jour-là.

Mariette était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne fit pas beaucoup attention à sa petite amie.

Celle-ci fut obligée de la tirer par la robe :

— Mais qu'as-tu donc ? lui dit-elle.

Mariette fut comme éveillée en sursaut.

— Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, fit-elle en se posant un doigt sur la bouche.

— Comment ce qu'il y a dedans ?

— Oui, la boîte.

— Quelle boîte ?

— Ah ! c'est vrai, tu ne l'as pas vue....

Et Mariette raconta à sa petite amie toutes les émotions que lui avait values la fameuse boîte de carton.

— C'est bien grave, dit la petite Louise ; mais il y a un moyen. Va chercher la boîte, et nous l'ouvrirons. Nous nous mettrons là-bas, derrière le four, personne ne nous verra.

Je crois que c'est mal, dit Mariette, toute tremblante, déjà.

— Mais non, puisque la boîte n'est pas mise sous clé, c'est apparemment que tout le monde peut y regarder.

Autant convaincue par son propre désir que par le raisonnement de son amie, Mariette courut à la maison, ouvrit le tiroir, pendant que Justine était occupée ailleurs, mit la petite boîte dans sa poche et se sauva derrière le four, où sa petite amie l'attendait déjà.

Les deux petites filles se mirent à examiner la boîte.

— Ce doit être quelque chose de bien beau, dit Louise, ouvre vite.

— Ouvre plutôt, toi, j'ai peur.

Louise leva délicatement le couvercle.

— Oh ! que c'est beau !

Ce ne fut qu'un seul cri des deux petites bouches, à la vue du joli collier bleu qui se détachait vivement sur son petit lit de ouate blanche.

— Pour qui cela peut-il bien être ! Pour maman, je suppose ?

— Je ne crois pas ; un collier d'enfant, c'est plutôt pour toi, puisque ton petit frère ne pourrait pas le porter. Tiens ! j'y suis ; c'est une surprise que ta maman veut te faire pour ta fête : Dis ?

— C'est bien possible, répond Mariette, déjà toute rouge de joie à cette pensée. Si c'est cela, il faut que j'aille le remettre bien vite à sa place, car maman ne serait pas contente, si elle savait que j'y ai touché.

— Oui, dépêche-toi.... Mais attends un peu que je le voie au soleil, avant de le remporter.

Et Louise tira de la boîte les jolies perles qui, dégagées de la ouate, avaient les reflets les plus chatoyants.

— Comme c'est beau ! Voyons un peu que je te l'essaie.

— Non, non, dit Mariette, en saisissant le collier ; remettons-le dans sa boîte.

Malheureusement dans sa précipitation, elle tira un peu trop fort sur le bijou que Louise n'avait pas lâché assez tôt : le fil se rompit et toutes les perles roulèrent sur le sol.

Les deux petites filles devinrent blanches de peur.

Ah ! mon Dieu, qu'avons-nous fait ? dit Mariette ; pour sûr, c'est un grand malheur ; j'aimerais autant mourir !

Louise essaya de la consoler du mieux qu'elle put ; mais elle était presque aussi troublée que son amie.

A la fin, cependant, et la première frayeur passée, il fallut bien songer à ramasser les perles. Hélas ! il en manquait une qui s'était brisée en donnant contre une pierre. Les petits morceaux bleus étaient là comme des écales d'œuf dans un nid dévasté.

Que faire?—Il y avait un moyen bien simple. C'était d'aller tout avouer à Justine et de demander son conseil. Mariette en eut d'abord l'idée, mais une fausse honte la retint. Elle remit les perles pêle-mêle dans la boîte, et choisissant le moment où Justine avait le dos tourné, elle alla replacer le tout au fond du tiroir.

Puis elle s'essuya les yeux, et se mit à chanter et à parler pour se donner du cœur.

Justine ne l'avait jamais vue aussi gaie. Hélas ! cette gaîté était comme la chaleur de la fièvre, qui se change tout à l'heure en frisson.

Sur les onze heures, le mère de Mariette revint de la ville, le cœur joyeux, la figure souriante.

Elle avait, précieusement enveloppée dans son mouchoir, la petite croix d'or tant désirée.

Elle n'eut rien de plus pressée que d'aller au tiroir pour essayer la couleur de l'or sur les perles bleues.

En ouvrant la boîte, elle aperçut le dégât.

— Ah ! Seigneur, dit-elle, qui a pu faire ce malheur ?

Mariette devint toute pâle et put à peine balbutier un " je ne sais pas. "

— Qu'est-ce donc ? dit Justine, qui venait de déposer dans son berceau Toto endormi.

— Ah ! un grand malheur, dit la femme. Voyez, j'avais mis ce collier dans le tiroir avant de partir ; il était tout neuf, et voilà dans quel état je le retrouve.

Et elle montra les perles défilées, avec quelques parcelles bleues, provenant de celle qui avait été cassée.

C'est singulier, dit Justine, personne n'a

ouvert ce tiroir, à ma connaissance ; à part Mariette, toutefois, qui a été y prendre un tablier pour le petit.

Sous le regard interrogateur de sa mère, Mariette se sentit défaillir. Pendant deux secondes, elle fut sur le point de tout avouer, presque certaine, à l'avance d'un généreux pardon. Mais elle avait déjà dit qu'elle *ne savait pas*. C'eût donc été revenir sur ses premières paroles. Or son entêtement ne pouvait pas s'arranger de cela.

Elle persista donc à nier tout. C'était grave, n'est-ce pas ? Car, de cette manière, Mariette faisait retomber tous les soupçons sur Justine, qui avait eu la complaisance de venir garder la maison pendant toute la matinée.

Heureusement que sa physionomie troublée parlait assez clairement pour ne laisser aucun doute sur sa culpabilité.

Justine, cependant, retourna chez elle assez froissée, et répondit sèchement aux protestations de la mère de Mariette :

— Quand on a des enfants menteurs, on les corrige, et on n'en fait pas souffrir la réputation des autres.

Celle-ci en ressentit une peine extraordinaire. Cependant elle résolut, avant de rien décider, d'attendre son mari, qui devait venir dîner.

Comme elle allait puiser de l'eau à la fontaine, elle aperçut la petite Louise, derrière le four, occupée à chercher quelque chose. S'étant approchée un peu plus, elle vit, à terre, quelques parcelles de la perle cassée. Ce fut toute une révélation que Louise, d'ailleurs, se chargea de corroborer avec la franchise la plus complète.

A midi, le père de Mariette revint. Il causa

longtemps tout bas avec sa femme et le dîner fut retardé quelque peu. Mariette était sur des charbons ardents. A la fin, cependant, l'homme et sa femme vinrent se mettre à table avec leur air ordinaire de bonne humeur ; ils traitèrent Mariette comme si rien ne se fût passé, et il ne fut pas plus question du collier bleu que si ce bijou n'eût jamais existé.

Le père annonça même qu'en l'honneur de la naissance de Mariette, il y aurait, le soir, une petite veillée de famille et d'amis, à laquelle les enfants prendraient part.

Mariette avait le cœur gros, mais, au fond, elle s'applaudit de la force qu'elle avait eue de persister à nier, car elle ne doutait pas que tout ne fût, maintenant, généreusement oublié dans l'esprit de son père et de sa mère.

Elle ressentit bien, cependant, un vif chagrin

à la pensée que Justine, innocente, pouvait passer pour coupable à sa place ; mais elle chassait cela comme une vilaine idée et tâchait de penser à autre chose.

Vous voyez que, dans une seule journée, le petit défaut de Mariette avait déjà fait beaucoup de chemin et qu'il était temps de frapper un grand coup.

Mariette n'était pas menteuse ; mais elle avait dit un affreux mensonge, et, ce qui est bien pis, elle y avait persisté.

Mariette avait un bon cœur ; mais elle avait permis qu'une autre fût soupçonnée à sa place, et maintenant elle s'applaudissait, en quelque sorte, du succès de son stratagème.

Vous voyez donc ce qu'un petit défaut peut entraîner de conséquences graves, ce qu'il peut gâter de bonnes qualités. C'est la goutte d'huile

qui, d'abord imperceptible sur l'étoffe blanche, s'étend peu à peu, gagne du terrain, puis, la poussière aidant, finit par devenir une hideuse tache, dont il est difficile et presque impossible de se débarrasser.

Le soir, à six heures, une vingtaine de convives, des enfants pour la plupart, étaient réunis autour d'une grande table que l'on avait dressée sous le feuillage d'un beau chêne ; car la maison du père de Mariette n'était pas assez grande pour contenir cette foule inusitée.

Le repas fut gai et dura longtemps ; Mariette n'avait plus de remord et vivait dans un monde d'espérances magnifiques.

A la fin, on enleva tout, et il ne resta plus sur la table que la nappe blanche et un objet ignoré de tous, caché aux regards par un grand couvercle en étain.

Louise était là, Justine aussi, Justine qui pourtant était partie froissée quelques heures auparavant ; cela inquiétait bien un peu Mariette, de temps à autre ; et chaque fois que ses regards tombaient sur Justine, elle ressentait un petit frisson, mais cela passait vite et l'espérance reprenait le dessus.

Lorsque le calme fut rétabli, le maçon se leva et appela Mariette près de lui.

— Mets-toi là, dit-il, que tout le monde te voie bien.

Mariette était rouge de plaisir, car la figure de son père était souriante.

Il souleva le couvercle d'étain et alorsapparut à tous les yeux émerveillés, le collier bleu auquel était attachée la petite croix d'or. Les deux bijoux avaient des reflets merveilleux sous les derniers rayons du soleil couchant.

Cependant, le père de Mariette prit la boîte en carton et la souleva pour la montrer à tout le monde ; puis il dit que ce jour était la naissance de sa fille ; qu'une enfant doit-être récompensée lorsqu'elle se conduit bien, et qu'il avait acheté cette croix et ce collier dans l'intention de les donner à Mariette.

—Mais depuis, ajouta-t-il, j'ai changée d'idée.

Sa figure, de souriante qu'elle était, prit une grande expression de sévérité, et Mariette, dont le cœur avait d'abord bondi de joie, se sentit défaillir.

Alors, le maçon raconta à tout le monde, ce qui s'était passé dans la matinée.

— Est-ce bien cela ? dit-il, à Justine et à Louise, lorsqu'il eut terminé son récit.

— C'est la vérité, répondirent-elles toutes deux.

Mariette ne put rien dire ; mais elle se laissa retomber sur le banc et éclata en sanglots.

Son père la força de se relever.

— Tu as eu le courage de la faute, il faut que tu aies celui de la réparation, dit-il.

Il fit alors remarquer combien l'entêtement de Mariette avait été malheureux, et les conséquences sérieuses qu'il aurait pu avoir pour l'honnête Justine.

— Ces bijoux seront serrés, dit-il, et quand Mariette aura réparé la honte qu'elle nous a causée, nous verrons si elle est alors digne de les porter.

Le maçon sortit de table et tout le monde se retira en jetant des regards de pitié sur Mariette, qui resta seule à la même place, suffoquée par la honte et le chagrin.

Quelque temps après, sa mère alla en secret

la consoler un peu ; puis elle la mit dans son lit ; et il était bien tard dans la nuit, quand le sommeil vint enfin apaiser les sanglots de la pauvre enfant.

Le chagrin fut long et cuisant ; mais la leçon fut bonne et porta d'heureux fruits. Car Mariette fut guérie du coup ; et l'année suivante, à pareil jour, elle put étaler glorieusement, aux yeux de Toto déjà connaisseur, le collier bleu et la croix d'or qu'elle avait légitimement regagnés.



LA NEIGE

Oh ! la neige, la belle neige,
Voltigeant partout sous les cieux,
A tout passant faisant cortége,
Avec ses essaims floconneux !
Elle vous baigne la figure
Dans ses éblouissants cristaux,
Cette neige blanche et si pure
Qui doit pourtant se fondre, impure,
Avec la fange des ruisseaux.

Les chevaux piaffent dans la rue
Et tiennent tête au tourbillon ;
Sur leur crinière qui remue
Se tend une blanche toison.
Le cocher, impatient, fouette :
L'équipage part au galop ;
On entend tinter la clochette,
Mais la neige blanche et discrète
Etouffe le bruit du sabot.

Couvert d'une fourrure épaisse,
Dans son sleigh couché mollement,
Le bourgeois, à son aise, laisse
Tomber un regard nonchalant

Sur le flot qu'en passant refoule
Son équipage reluisant.
Quelques murmures de la foule
S'échappent : puis le flot s'écoule,
Les ùns jurant, d'autres riant.

Car c'est la première *bordée,*
C'est du nouveau, l'on est content,
L'on rit : vous n'avez pas d'idée
Comme rire rend indulgent.
Et puis, je ne sais quel bien-être
Ce beau froid, de là-haut jeté,
Chez chacun provoque et fait naître ;
C'est le frais qui paraît moins traitre
Que la vive ardeur de l'été.

On ne pense pas au chauffage :
On a tant souffert des chaleurs !
On ne pense pas au chômage ;
Qui sait ? les temps seront meilleurs.
Au cœur, on n'a que l'espérance,
Ce mirage de chaque jour ;
On se hâte dans la dépense
De cette courte jouissance :
La douleur aura bien son tour.

—C'était la première bordée,
Et la neige faisait plaisir ;
Depuis. . . . vous n'avez pas d'idée,
Comme la neige fait souffrir !

Comme au pauvre monde elle est dure,
(Hélas ! nous nous étions trompés) ;
Comme elle frappe à la figure
Et nous fait sentir sa piqûre,
Jusque sous nos habits râpés !

Les maisons sont froides, mal closes ;
Il fait froid dedans et dehors.
Ah ! que l'on voit de tristes choses
Dans l'âtre où les charbons sont morts !..
—Neige, qui baignes ma figure
Dans tes éblouissants cristaux,
O neige, si blanche et si pure,
Hâte-toi de te fondre, impure,
Avec la fange des ruisseaux !



MONSIEUR

SAINT-GEORGES

Monsieur Saint-Georges avait sept ans. C'était déjà un personnage, orné de beaucoup de qualités, mais ne manquant pas de petits défauts.

On lui reprochait surtout de trop parler, et de se mêler d'une foule de choses qui ne le regardaient pas le moins du monde.

— Tu verras, lui disait sa maman, — car Saint-Georges était assez avancé pour saisir un raisonnement et comprendre une remontrance, — tu verras que cela te jouera quelque mauvais tour. Un enfant bien élevé ne doit jamais se mêler aux conversations des grandes personnes, et surtout ne jamais interrompre ceux qui parlent. A table, il ne faut pas qu'il babille tout bas ou qu'il crie, il doit se contenter de répondre lorsqu'on l'interroge.

Le petit garçon se promettait bien de tenir compte de ces avertissements, et de ne plus rien dire du tout ; mais, à la première occasion, le naturel, chassé pour un moment, revenait au galop.

Il avait surtout l'habitude de questionner, en tout temps, en tout lieu, et sur toute espèce de choses. Lorsqu'une question lui venait sur les lèvres, rien ne pouvait plus la retenir.

Sans doute, il n'est pas défendu aux enfants de demander des renseignements ou des explications sur ce qu'ils voient ; au contraire, c'est une excellente chose, et les parents doivent toujours avoir à cœur de satisfaire cette ambition bien naturelle d'apprendre et de s'instruire. Mais il y a loin d'un désir légitime à cette curiosité indiscrète qui veut tout savoir, qui fait des questions à tort et à travers, et qui passe à une demande nouvelle sans même comprendre la réponse qu'on vient de donner.

Souvent, à l'école, — car notre héros allait à l'école, — il s'était fait réprimander sur cette mauvaise habitude, et ses camarades l'avaient vu plus d'une fois assis sur le banc des incorrigibles.

Or, un jour, des ouvriers étaient occupés à réparer l'extérieur de l'église, et Saint-Georges,

pour se rendre à l'école, passait tout près des échafaudages que l'on avait dressés contre les murs.

Il vit un maçon arrivé presque tout au haut d'une longue échelle, et portant sur son épaule une espèce d'auget triangulaire, soutenu en équilibre, au moyen d'un gros manche. L'auget paraissait très-lourd, à en juger du moins par la lenteur avec laquelle l'homme montait chaque échelon.

Que pouvait vouloir dire cette auge, et de quoi était-elle chargée ? Voilà ce qui intriguait fort notre héros, et il ne pouvait se résoudre à quitter la place sans avoir le mot de l'énigme.

Aussi, prenant sa voix la plus forte et la plus aiguë, se mit-il à crier : — Hé ! le monsieur ! l'homme ! Qu'est-ce que tu portes donc dans ton auge ?

Le maçon, surpris par cette voix perçante qui criait d'en bas, se retourna, craignant qu'il ne fût arrivé quelque accident.

Malheureusement, en faisant ce mouvement, il perdit l'équilibre et tomba lourdement par terre avec sa charge de mortier.

L'échafaud avait plus de trente pieds de hauteur.

On releva l'homme évanoui et on le transporta chez lui, à l'aide d'un brancard garni d'un matelas.

Quant à Saint-Georges, en voyant tomber le maçon, il était devenu affreusement pâle, puis, à son tour, il avait perdu connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il était couché dans le grand lit de la chambre bleue, réservée aux étrangers ; auprès de lui se tenaient son papa et sa maman, et un grand monsieur tout habillé

de noir, qu'il reconnut pour le médecin de la famille.

Il avait donc été malade ?

Il avait eu la fièvre et le délire durant trois jours et trois nuits. Tout ce temps-là, son papa et sa maman avaient veillé à tour de rôle auprès de lui, en guettant avec la plus grande anxiété le moment de la crise que le médecin avait annoncée pour ce jour-là.

Maintenant, il n'était pas encore guéri, mais il était sauvé ; la crise avait été heureuse et le médecin répondait de son malade.

Enfin, au bout de huit longs jours, le pauvre petit put quitter le lit et se promener un peu dans le jardin.

Jusque-là, personne ne lui avait encore parlé de la cause de cette maladie et lui-même n'avait pas eu le temps d'y penser ; mais

quand il fut à peu près rétabli, la mémoire lui revint et il revit en souvenir tout ce qui s'était passé et que nous avons raconté plus haut.

Puis, à mesure que les faits s'établissaient dans son esprit, il se prit à songer que c'était lui qui avait été cause de la chute du maçon. Et si, rien qu'à voir tomber quelqu'un, lui-même avait été si malade, qu'avait donc dû endurer le pauvre homme en tombant de si haut ?

Qui sait ? il était peut-être mort sur le coup !

A cette pensée, Saint-Georges se sentit frémir de la tête aux pieds et il courut vite se jeter dans les bras de sa maman qui cousait à l'autre bout de la chambre.

— Maman, maman, est-ce qu'il est mort l'homme ?

— Non, petit, répondit la maman qui com-

prit de suite ce qu'il voulait dire, il n'est pas mort, mais il a été bien près de sa fin. Il n'en a pas été quitte à aussi bon marché que toi ; il est encore au lit et il ne pourra travailler de sitôt.

Si tu es assez bien, demain, nous irons le voir ; il a un petit garçon de ton âge à peu près, qui a eu bien du chagrin en voyant son père si malade.

— Oh ! oui, maman, nous irons le voir, j'ai si grande hâte de savoir s'il n'est pas fâché contre moi ; et pourtant je t'assure que ce n'était pas ma faute ; si j'avais su que le maçon dût tomber, bien sûr, je n'aurais pas crié.

— Si tu avais écouté ton papa et ta maman, qui t'ont répété tant de fois qu'un enfant doit se contenter de répondre poliment, lorsqu'on lui parle, et ne pas questionner les gens à tout propos, tu vois ce que tu aurais évité.

— Ah ! c'est bien vrai ; aussi je te promets que je ne le ferai plus, jamais, jamais !

Le lendemain, après le dîner, Saint-Georges et sa maman allèrent voir le malade.

La famille, composée du père, de la mère et de trois enfants, occupait trois chambres d'un petit rez-de-chaussée situé au fond d'une cour.

Tout était pauvre et usé, mais bien en ordre et extrêmement propre.

Lorsque la maman de Saint-Georges entra, la manière dont on l'acueillit aurait fait voir de suite à un observateur que ce n'était pas la première fois qu'elle franchissait la porte de l'humble logis.

Le malade tourna vers elle des regards pleins de reconnaissance.

— C'est donc le petit qui a été si malade ?

dit-il en voyant Saint-Georges ; Dieu a exaucé nos prières et le voilà guéri : ah ! nous en sommes bien heureux !

Saint-Georges se sentait tout confus en songeant, — car, malgré sa jeunesse, il faisait cette réflexion, — que lui, la cause de l'accident, n'avait jamais pensé à prier Dieu pour le maçon, tandis que celui-ci, victime de l'inconséquence d'un enfant, avait poussé la générosité jusqu'à appeler sur cet enfant même la protection du Ciel.

Il ne dit rien, cependant, car il était trop ému pour parler, et d'ailleurs, il savait bien, — l'expérience enseigne beaucoup de choses, — qu'il n'eût pas été convenable pour lui de rompre le silence dans une pareille occasion.

La maman s'informa du malade avec beaucoup de sollicitude, et elle apprit avec plaisir que son état s'améliorait sensiblement.

Pendant que sa maman parlait, Saint-Georges vit les trois petits enfants du maçon qui se tenaient dans la chambre voisine, et avançaient timidement, quoiqu'avidement, leurs têtes curieuses de chaque côté de la porte.

Après avoir demandé tout bas une permission à sa maman, il alla les trouver pas trop rassuré non plus. Cependant, il entra de suite en matière.

— C'est moi, dit-il, qui ai été si malade.

Les trois enfants ouvrirent de grands yeux et semblèrent le regarder avec admiration.

Car, pour les enfants, ce qui sort des lignes ordinaires, dans un sens ou dans l'autre, mérite toujours la considération ; et j'ai vu, à l'école, un enfant obtenir un ascendant extraordinaire sur ses camarades uniquement à cause d'une certaine grimace horrible qu'il réussissait mieux que tous les autres.

Donc, pour les enfants du maçon, le fait d'avoir été très-malade rangeait Saint-Georges dans une catégorie supérieure.

— J'ai été, poursuivit ce dernier, trois jours sans connaissance, et, en tout, dix jours au lit ; mais je suis bien mieux et, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Mais votre papa, à vous, il a été bien malade aussi ?

— Ah ! oui, dit l'aîné des petits garçons, bien, bien malade, plus malade que toi encore, et nous avons bien pleuré, avec maman !

— Avez-vous des joujoux, vous autres, dit Saint-Georges ?

Il faut rendre justice à notre petit ami ; il ne faisait pas cette question par pure curiosité. Le fait est que, dès la veille, il avait décidé de faire un cadeau aux enfants du maçon et, à cet effet, il avait apporté avec lui sa bourse

contenant toute sa fortune, — deux piastres en pièces de cinq et de dix centins, toutes neuves et brillantes ; il cherchait donc une occasion de présenter cette offrande pour laquelle il avait complètement dévalisé sa petite banque.

Au mot de joujou, les trois enfants, même le plus petit qui parlait à peine, dressèrent l'oreille.

— Nous avions, l'an dernier, dit l'aîné, un petit mouton blanc que nous aimions beaucoup ; mais il a d'abord perdu ses pattes et, maintenant, il n'a plus de tête.

— Tiens, dit Saint-Georges, en s'approchant et en présentant la bourse, prends cela et tu achèteras des joujoux pour vous trois.

Le petit garçon avait d'abord tendu la main pour recevoir la bourse, mais il la retira aussitôt :

— Je ne puis pas prendre cet argent, dit-il ; il faut que je demande à maman.

— Tu as raison, dit Saint-Georges ; et moi aussi, je vais demander à maman, quoique l'argent m'appartienne et que je puisse en faire ce que je voudrai.

La permission demandée fut bien vite accordée par la maman de Saint-Georges, et la femme du maçon dut bientôt se rendre également. La bourse changea donc de mains, au grand plaisir de Saint-Georges, qui disait :

— N'oublie pas, surtout, d'acheter des pattes et une tête neuve à ton mouton.

Lorsqu'il quitta la maison, avec sa maman, toute la famille du maçon les remercia avec effusion, et Saint-Georges commença à comprendre alors, par la joie qu'il ressentait, tout le bonheur qu'on peut goûter à faire le bien.

Depuis ce temps, il a promis de se corriger de tous ses petits défauts, et je vous assure qu'aujourd'hui, il fait la joie de ses parents et de ses maîtres.

Il est le premier à l'école, mais il n'en est pas plus fier pour cela.

Enfin, il n'est pas parfait, — on n'est jamais parfait sur cette terre, — mais je suis sûr qu'il est dans la bonne voie, et qu'il deviendra un homme utile à la religion et à son pays.





L'AVEUGLE.

Vous dont les yeux s'ouvrent sans cesse
Au glorieux éclat du jour,
Vous qu'un joyeux soleil caresse,
A chaque instant, avec amour ;
Vous qui sur la terre fleurie
Marchez en regardant les cieux,
Et qui dans la verte prairie
Pouvez guider vos pas joyeux.

Vous pensez quelquefois, sans doute,
En cheminant dans les clartés,
Qu'un malheureux poursuit sa route
Dans la nuit noire, à vos côtés.
Pour lui, sans cesse, un sombre voile
Sur la nature est étendu ;
Son horizon est sans étoile,
Son soleil, à jamais perdu.

De quelque côté qu'il s'avance,
L'ombre impénétrable le suit ;
Autour de lui, sépulcre immense,
La nuit sans fin, toujours la nuit !

Et, dans sa zone sans lumière,
Vivant comme dans un linceul,
Il est constamment solitaire,
Sans pouvoir jamais être seul.

Comme vous, j'ai vu la nature
Et j'ai joui de ses beautés ;
J'ai vu l'éclatante parure
Du ciel, et ses douces clartés.
Je travaillais comme les autres,
Content, sans refuser mon tour ;
Et mes deux bras, comme les vôtres,
Gagnaient le pain de chaque jour.

Et le soir, assis sur la porte
Avec ma femme, je voyais
Mes enfants, joyeuse cohorte,
S'amuser, et puis, je disais,
En voyant au ciel un nuage :
Demain, nous aurons mauvais temps ;
Un compagnon, après l'ouvrage,
S'arrêtait ; nous causions longtemps.

Toujours assez de pain en huche,
Les enfants n'allaient pas pieds-nus :
L'hiver, dans le poéle, une buche ;
Les pauvres étaient bienvenus.

Hélas ! ce temps a passé vite !
Mes yeux sont partis : après eux,
Le malheur est venu de suite,
Avec son cortége hideux.

La misère assise à la porte,
La nudité, le froid, la faim
Et ses déchirements : en sorte
Qu'il m'a fallu tendre la main !
Ces bras si forts à leur ouvrage,
Autrefois toujours travaillant,
Savez-vous qu'il faut du courage
Pour les tendre vers le passant ?

Oh ! mais ce n'est pas la paresse !
Si, seulement, je pouvais voir !....
Mais, en attendant la faim presse,
Il leur faut du pain pour ce soir,
— Donnez ; et que la Providence,
Pour ce service à moi rendu,
Vous remette, en sa bienfaisance,
Tout le bonheur que j'ai perdu.





L'ENCAN

C'était une belle matinée du mois de mai.

L'air était chaud, le soleil brillant, et il y avait quelque chose d'extraordinaire sur le calendrier, puisque, au lieu d'être enfermé dans le bureau, je me trouvais dehors à dix heures du matin. Ce n'était pourtant pas un dimanche,

ni un jour férié, ni un jour de fête légale ; du reste, cela importe peu.

Je suivais donc tranquillement la principale rue de l'un de nos faubourgs, lorsqu'un chiffon rouge attira mon attention. Ce *chiffon* que, par respect pour tout ce qui touche à la justice de mon pays, j'appellerai du nom de *pavillon*, essayait de flotter au bout d'un bâton qui projetait hors de la fenêtre ouverte d'un entresol de pauvre apparence. Sur le trottoir, en face de la porte, sept ou huit personnes causaient d'un air ennuyé. Ceux qui avaient des montres les consultaient de temps à autre, puis se regardaient d'un œil intrigué, comme on fait au théâtre lorsque le lever du rideau est retardé plus que de raison, c'est-à-dire plus d'une demi-heure après l'heure de l'affiche.

La situation menaçait même de devenir

grave ; car, en m'approchant, poussé par la curiosité, j'entendis des murmures, d'abord contenus et discrets, puis hauts et provocateurs, qui trouvaient des échos d'approbation dans cette petite foule. Heureusement, un homme s'approcha de la croisée ouverte, se pencha en dehors d'un air important, et fit tinter une sonnette qu'il tenait à la main.

Les sept ou huit personnes du trottoir se précipitèrent à l'intérieur, et je les suivis.

Si vous avez vécu quelque peu, vous avez déjà compris qu'il s'agissait d'une vente par autorité de justice.

L'appartement se composait de quatre pièces, tendues de vieux journaux, sur lesquels l'humidité s'était chargée de faire les dessins les plus bizarres. Le mobilier était vieux et maigre, mais luisant de propreté. Au fait, ce n'est pas

le nombre ni la couleur des fauteuils qui fait le bonheur.

L'huissier, avec des bottes sales, monta sur une table et s'adressa à nous comme un candidat à ses électeurs :

— Messieurs, la vente va commencer tout de suite ; les conditions sont : *cash*, pas de crédit ; et dépêchez-vous de me donner des *bids*, car j'ai deux autres *engagements* c'te matinée ! Le premier article que nous allons offrir, Messieurs, est une huche, presque toute neuve. A combien la huche ?

Le mobilier était distribué dans les deux chambres de devant ; la troisième était vide ; quant à la quatrième, la mise à l'enchère du premier objet me permit de voir ce qu'elle contenait ; car aux dernières paroles de l'huissier, la porte s'entrebâilla doucement, et la tête pâle

d'un enfant de cinq ou six ans se montra par l'ouverture.

D'abord, je ne vis que cela, car cette chambre était un cabinet noir ; mais peu à peu, la porte s'ouvrit davantage et je pus distinguer tout l'intérieur.

Je puis vous raconter cela aujourd'hui, car douze mois se sont déjà passés depuis ; et, dans douze mois, les larmes se sèchent et les sentiments s'émoussent. Mais je vous assure que, ce jour-là, j'aurais mieux aimé ne pas avoir vu.

Dans un coin du cabinet, sur un grabat, était étendu un homme jeune encore, mais brisé par la maladie et les privations. Près de lui, sa femme était assise sur une chaise de bois, et tenait un petit enfant sur ses genoux. Deux autres enfants, un peu plus âgés, dont

l'un avait ouvert la porte, se tenaient près du lit, les yeux rouges. Tout ce monde avait pleuré et pleurait encore ; mais ce n'est pourtant pas cela qui me fit le plus de peine. Ce qui était le plus navrant, c'était de voir le petit s'amuser et rire en cherchant à prendre les larmes qui coulaient lentement sur les joues de sa mère. Ce rire du bébé, au milieu de l'affliction de toute cette famille, avait quelque chose de poignant. Pauvre chéri ! au moins, il ne comprenait pas ce qu'il faisait et jusqu'à quel point son rire était cruel ! Hélas ! combien de personnes raisonnables affichent ainsi une joie inconvenante en présence d'une douleur qui aurait droit à plus de sympathie ! Combien de dames riches vont, en grande toilette, et couvertes de bijoux, porter leur obole au pauvre qui meurt de faim dans sa mansarde !

La huche fut adjugée, pour une somme insignifiante, à un homme qui n'en avait aucun besoin, et qui ne l'achetait, disait-il, que pour rendre service.

C'était un premier déchirement dans la famille ; car cette humble huche, qui sait quels souvenirs elle renfermait ? Comme ses possesseurs, elle venait, sans doute, de quelque campagne voisine ; elle avait été la première pièce du ménage ; combien de bouches ses flancs généreux n'avaient-ils pas nourries, jusqu'au jour où, comme tout le reste, la famine l'avait atteinte ? De quels petits drames intimes n'avait-elle pas été témoin ? Quels pleurs n'avait-elle pas vus couler ? — Pleurs de joie ou de tristesse, car c'est dans les larmes que tous nos sentiments viennent se fondre et se mêler.

On mit successivement à l'enchère la table autour de laquelle la petite famille s'était si souvent réunie, après une journée laborieuse, pour le repas du soir ; les chaises de bois qui avaient guidé tour à tour les pas mal assurés de chacun des enfants ; les chaises, ces objets qui peuvent faire tant de choses, qui servent de tables, de maisons, de voitures et même de coursiers fringants ou rétifs !

On vendit encore une petite armoire vitrée à deux compartiments, dont l'un contenait le linge et l'autre la vaisselle ébréchée ; le tiroir du milieu renfermait un contrat de mariage et deux lettres précieusement conservées, feuilles légères qui avaient surnagé sur le gouffre où s'étaient englouties une à une les illusions d'autrefois.

Puis, passèrent tour à tour, sous les yeux

profanes et indifférents de ce petit public, vingt autres objets dont chacun était lié intimement à cette vie intérieure que la main de la justice venait ainsi disséquer toute palpitante encore : un pauvre violon, criard, affreux, mais admirable aux oreilles des enfants qui avaient confiance en lui quand le père le faisait grincer ; un livre à gravures coloriées, qui ne s'ouvrait que dans les grandes occasions ; la pendule qui avait marqué toutes les phases de cette vie, courant rapidement sur les minutes joyeuses et lentement sur les heures tristes ; silencieuse maintenant, car elle ne sonnait plus depuis que la maladie et l'insomnie étaient venues s'asseoir au chevet du lit.

Enfin, la voix de l'hussier s'arrêta ; tout ce que la loi peut saisir avait été vendu, et, au chiffre que j'avais noté, le produit ne dut pas

couvrir plus de la moitié des frais. Une voiture, qui stationnait à la porte, transporta les meubles les plus lourds ; quant au reste, chacun emporta sous son bras ce qu'il avait acheté.

Une demi heure après, il ne restait plus, dans cette maison, naguère souriante et chaude, que l'horreur et le froid des murs et des planchers dégarnis et souillés. Je me trompe, il restait encore la maladie et le désespoir, qui sont peut-être allés, le lendemain, élire domicile dans la chambre somptueuse du propriétaire dont la cupidité venait, aujourd'hui, de commettre cette infamie. Car, il ne faut pas s'y tromper, apres la justice des hommes, il y a encore, et heureusement, la justice de Dieu.



MORT D'UNE JEUNE FILLE

Mère, pourquoi donc ma pensée,
Sur l'aile du vague empressée,
Au loin s'égare si souvent ?
Pourquoi, sur leurs tiges pendantes,
Mes fleurs se courbent, languissantes ?
Mes pauvres fleurs que j'aimais tant !

Je me trouve à songer sans cesse ;
Et, souvent, ta douce caresse
Laisse encore un vide en mon cœur.
Pourquoi mon âme est si rêveuse,
Mère ? Ne suis-je plus heureuse,
Ici, de notre ancien bonheur ?

Le soir, j'entends des voix unies,
Soufflant sur moi leurs harmonies
Qui me font toujours tressaillir ;
Puis, j'ai des visions étranges :
Je vois passer, passer des anges,
Et je ne puis plus m'endormir !

Souvent, l'un d'eux près de ma couche
S'arrête, et sa divine bouche
S'ouvre, comme pour me parler.
Hier, il prit ma main dans la sienne,
Et sa voix, semblable à la tienne,
Chanta, près de mon oreiller :

" La brise descend sur la rose,
" Et son souffle léger dépose
" Dans son sein l'arome enchanteur ;
" Le soir, quand la brise repasse,
" La tige seule est à sa place :
" Une main a cueilli la fleur.

" La rose est comme la jeunesse
" Que le vent des plaisirs caresse,
" Au matin de son avenir ;
" Puis à la fin de la journée,
" Elle tombe toute fanée,
" Et n'est plus qu'un vain souvenir."

L'ange, alors, sur mon lit se penche,
Et, le vent de son aile blanche
Emporta mon âme après lui ;
Je regardai son blanc sillage,
Puis, il se couvrit d'un nuage....
Et puis...., tout s'est évanoui !

— On dit que le Seigneur appelle
Là-haut, dans sa vie éternelle,
Celui qui voit l'ange ici-bas :
Et, le soir, cette âme si pure
S'échappa dans un doux murmure,
Suivit l'ange.... et ne revint pas !....





TRAVAIL ET TALENT

Oscar et Philippe étaient à la même école et dans la même classe.

Tout le monde reconnaissait à Oscar un talent extraordinaire. Sans peine aucune, et avec une rapidité merveilleuse, il apprenait ce qu'il voulait. Il ne s'embarrassait pas d'étudier

ses leçons chez lui ; quelques minutes avant d'entrer en classe, il lisait une fois ou deux le morceau à réciter, puis allait le donner par cœur d'un bout à l'autre, sans en omettre une syllabe. Aussi, avait-il dans l'école une réputation dont sa vanité faisait un peu trop son profit.

Et, sur cette matière, le maître, il faut bien l'avouer, n'était peut-être pas complètement sans reproche. Charmé de la facilité dont Oscar faisait preuve, il cherchait toutes les occasions de le mettre en avant et de le faire briller, un peu aux dépens des autres élèves.

Philippe était loin d'avoir cette intelligence prime-sautière. Il n'apprenait et ne comprenait que lentement et par degrés. Sa mémoire était dure, et ses leçons, bien qu'étudiées consciencieusement, étaient rarement données sans

faute. Il ne réussissait pas aussi bien qu'Oscar ; il s'en apercevait ; et, d'ailleurs, l'eût-il ignoré par lui-même que les autres l'eussent bien vite éclairé sur ce sujet. Il ne se décourageait pas, cependant, et travaillait sans relâche pour tâcher d'arriver à peu près en même temps qu'Oscar.

Les deux années précédentes, il avait obtenu le prix de diligence et celui de bonne conduite. A Oscar avait été décerné le prix d'excellence.

Le prix d'excellence est toujours celui qui flatte le plus la vanité de l'élève. Le prix de diligence ne vient qu'en second lieu ; souvent même, on va jusqu'à s'en moquer et à affecter une sorte de mépris à l'égard de celui qui le reçoit.

C'est pourtant, aux yeux des gens qui raisonnent, le prix le plus honorable de la classe

et le prix d'excellence, sans celui-là, ne veut généralement pas dire grande chose.

Celui qui travaille finit toujours par réussir, et, une fois arrivé, il garde sa position et en profite ; pendant que celui qui ne travaille pas, eût-il d'abord tous les succès possibles, ne prolonge guères cette course triomphale, et il vient un moment où, le pied lui manquant, il fait une chute misérable dont il a rarement le courage de se relever.

Or, Philippe travaillait toujours, tandis qu'Oscar continuait à cueillir facilement des lauriers que personne ne songeait à lui disputer.

A la fin de l'année, cependant, Philippe eut encore le prix de diligence et celui de bonne conduite, mais Oscar n'eut pas à lui seul le prix d'excellence qu'il dut, cette fois, partager *ex æquo* avec son confrère plus laborieux.

Ce fut un grand émoi parmi les élèves. On commença à regarder un peu plus Philippe et un peu moins Oscar.

A l'école, comme plus tard dans le monde, on aime toujours à se tenir dans les bonnes grâces des gens que le succès couronne.

Oscar s'aperçut avec une certaine inquiétude que son étoile pâlissait. Il daigna penser à travailler.

— Après tout, se dit-il, c'est une affaire de quelques semaines ; un coup de cœur, et j'aurai bientôt repris le pas sur Philippe.

Il se trompait.

L'habitude du travail ne s'acquiert pas en quelques semaines, surtout quand on a passé plusieurs années dans une continuelle oisiveté.

Il eût fallu, d'ailleurs, à Oscar, recommencer tout ce qu'il n'avait étudié que superficiellement et pour le besoin du moment.

Les choses apprises trop vite s'effacent et disparaissent de même.

Oscar s'aperçut que la tâche était, sinon au-dessus de ses forces, du moins au-dessus de son courage.

— Au reste, se dit-il, pour se consoler, ou plutôt pour s'étourdir, j'ai fait mes preuves ; et l'on sait bien que, si je voulais, je reprendrais vite la première place.

Il avait raison jusqu'à un certain point. *Si je voulais !* Que de gens prononcent ces trois mots ! Mais ce ne sont pas ceux-là qui parviennent. Les rares mortels qui réussissent sont ceux qui disent : *Je veux !*

Et cette volonté est comme la souplesse des muscles : on ne l'acquiert pas par un seul acte, par un seul effort ; il faut un exercice long et pénible. On fait, en matière de volonté, un apprentissage comme en toute autre chose.

Or, Oscar n'avait pas fait cet apprentissage par lequel Philippe avait passé, et il était trop tard pour le commencer.

De ce moment il se mit à tomber, pendant que son confrère s'élevait ; il fut définitivement relégué parmi la phalange des paresseux, qui n'a d'autre autorité que celle du nombre.

Plus tard, dans la vie, Philippe et Oscar se rencontrèrent.

Le premier, dont le talent solide avait été développé par le travail, était devenu un citoyen distingué et surtout considéré : il jouissait maintenant de son prix de diligence et de bonne conduite.

Quant à Oscar, il n'était pas de son âge et ne comptait pas parmi les hommes. C'était un grand enfant susceptible de savoir beaucoup, mais ne sachant presque rien.

Il ne se moquait plus de Philippe et s'apercevait, mais un peu tard, que le talent sans le travail est un bateau sans pilote ; il peut flotter agréablement et courir d'élégantes bordées, mais il n'arrive pas au port et va s'échouer sur quelque roche cachée.





CORINNE

I

On était au mois d'octobre. Il faisait, ce jour-là, un temps affreux, et le vent d'est lançait sur les vitres des fenêtres une pluie glacée qui empêchait de voir au dehors. Le spectacle, d'ailleurs, n'était pas beau. La tempête tordait les branches des grands arbres et

en arrachait les feuilles jaunies qu'elle emportait dans son tourbillon.

Quoique la pendule marquât seulement quatre heures de l'après-midi, il faisait déjà presque nuit, et cette noirceur anticipée faisait naître je ne sais quelles pensées tristes et quelles sensations de crainte inquiète.

Un grand feu de houille flambait dans la cheminée du salon, et Corinne, douillettement pelotonnée sur les coussins dans un coin du sofa, regardait les figures découpées par la flamme, tandis que sa mère, assise à l'autre bout, lisait un journal, en interrompant fréquemment sa lecture pour regarder à la fenêtre. Corinne avait huit ans. Elle était fille unique, ce qui laisse entendre qu'on lui passait bien des petits caprices. Toute jeune, elle avait fait preuve d'un esprit extrêmement précoce.

Elle semblait savoir les choses par intuition, et faisait souvent des réponses qui étonnaient non seulement ses parents, — les parents s'étonnent à si peu de frais, — mais même les personnes indifférentes.

Aussi, le médecin avait bien recommandé de ne pas trop pousser cette intelligence vigoureuse qui, une fois lancée, aurait pu briser le faible corps qui lui servait d'asile.

On avait si bien suivi l'ordonnance du médecin que, à huit ans, Corinne ne savait pas encore lire. En revanche, elle était remplie de prétentions et vaniteuse à l'extrême.

Son père, M. Duclos, occupait une haute position et avait, d'ailleurs, une fortune personnelle qui lui permettait de vivre avec une certaine splendeur.

Le salon où se trouvaient Corinne et sa

mère était meublé avec élégance, et la petite fille, après avoir jeté un regard satisfait sur tout ce qui l'entourait, tournait les yeux vers la fenêtre et se sentait frissonner au bruit des rafales qui faisaient trembler la maison.

— Et dire, pensa-t-elle tout haut, qu'il y a des gens assez sots pour sortir par un temps pareil !

— Tu te trompes, ma fille ; ce n'est pas la sottise qui fait sortir les gens par le mauvais temps ; au contraire, c'est presque toujours la nécessité. D'ailleurs, ceux qui sortent par un beau ciel et qui, en route, sont surpris par l'orage, n'y peuvent rien, n'est-ce pas ?

Mais j'entends une voiture à la porte, poursuivit la maman de Corinne, en se levant pour sortir du salon, je crois que c'est ton papa qui arrive de la ville ; il doit être tout trempé.

Corinne rougit beaucoup et ne dit rien. Elle s'apercevait qu'elle avait été indiscrète et surtout injuste. Elle aimait bien son papa, et elle venait, sans le vouloir, de ridiculiser sa conduite.

Corinne, cependant, était jusqu'à un certain point excusable : elle n'avait que huit ans. Mais combien de grandes personnes, par vanité, par besoin de dire quelque chose, par désir de se montrer supérieures en jugeant ceci, en se moquant de cela, tombent dans la même faute, tous les jours, presqu'à chaque instant !

Lorsque M. Duclos entra et qu'il vint embrasser Corinne, la petite fille rougit encore davantage, dans la crainte que sa maman ne racontât ce qui venait de se passer. Mais la maman ne dit rien, d'abord parce qu'elle avait

déjà réprimandé sa fille sur ce sujet, et, ensuite, parce qu'elle considérait que M. Duclos en avait eu assez de subir la pluie, sans être encore obligé d'entendre et de dire des choses désagréables.

Lorsque le papa se fut bien réchauffé près du feu, il vint s'asseoir sur le sofa, à côté de sa petite fille.

— Tu ne sais pas ? dit-il à la maman, je me suis occupé de Corinne aujourd'hui. Elle commence à être grande ; il est temps qu'elle apprenne à lire.

Corinne fit une petite moue, et la maman qui avait toujours craint de se séparer de sa fille pour la voir entrer dans un pensionnat, eut un frisson désagréable.

— J'ai trouvé une jeune institutrice, — la mère respira, — qui consent à venir demeurer

ici et qui se chargera de faire la classe à Corinne, tous les jours. Elle commencera demain, et je suis certain que vous en serez satisfaites ; elle m'a été bien recommandée.

Madame Duclos fut très-heureuse d'apprendre cette nouvelle, qui ne flatta que médiocrement la petite Corinne.

Mademoiselle s'était habituée assez facilement à cette vie de far-niente, et se serait très-bien trouvée d'une prolongation indéfinie d'un régime qui a le don de plaire à tous les enfants.

Mais si le papa était quelquefois trop indulgent pour sa petite fille, en revanche, il était très-ferme, lorsqu'une fois il avait décidé quelque chose.

Corinne savait cela, car les enfants remarquent bien plus qu'on ne le pense ; aussi, elle

ne dit rien et se contenta de songer, en elle-même, que l'institutrice trouverait probablement la vie dure si elle s'avisait de vouloir être trop sévère.

Madame Duclos, quoiqu'un peu trop faible, lorsqu'il s'agissait de sa fille, était néanmoins une femme d'un grand sens et n'hésitait jamais devant l'exécution des devoirs que la religion lui dictait.

Elle se promit bien d'aider de tout son cœur l'institutrice dans l'accomplissement de la tâche difficile qu'elle allait entreprendre.

Quant à porter un jugement sur la jeune fille, il n'en fut pas question. Il fallait attendre qu'elle fût venue pour la voir à l'œuvre.

On ne poussa donc pas plus loin la conversation sur ce sujet, et la soirée s'écoula tranquille, pendant qu'au dehors, les derniers

efforts du vent et de la pluie venaient expirer en plaintes tristes et monotones dans les rameaux des arbres qui bordaient le jardin.

L'institutrice devait arriver le lendemain. De grand matin, sa chambre fut préparée, et une voiture fut dépêchée pour la rencontrer au débarcadère.

A neuf heures, elle faisait son entrée. C'était une grande jeune fille, à la figure douce et triste. On voyait qu'elle avait beaucoup pleuré, et que sa souffrance, pour être plus calme et plus résignée, n'en avait pas moins de profonds souvenirs.

D'abord discrète et même timide, elle se sentit ensuite plus à l'aise, et réchauffée en quelque sorte par l'accueil tout maternel que lui fit Madame Duclos.

Au déjeûner, elle put faire connaissance avec

sa nouvelle élève qui se trouvait placée près d'elle à table.

Mais ses avances ne furent reçues qu'avec une extrême froideur.

Corinne, qui s'était attendue à voir une jeune fille, vive et gaie comme elle, fut désagréablement surprise à l'aspect de cette physionomie triste et presque sevère.

— Elle ne sera pas amusante, se dit-elle ; j'aime mieux tout de suite la décourager, pour qu'elle s'en retourne.

Aussi, malgré les froncements de sourcils de son père et les douces remontrances de sa maman, se montra-t-elle tout-à-fait maussade.

La pauvre institutrice ne laissa pas paraître le chagrin que lui causait cette conduite blâmable de la petite fille. Elle souffrait en silence, et, du fond de son cœur, demandait

à Dieu de lui donner assez de force pour supporter cette nouvelle épreuve, assez d'affection pour vaincre cette froideur.

Dès le même jour, elle voulut commencer ses fonctions, et interroger son élève, afin de savoir ce qu'il y avait de fait et ce qu'il restait à faire.

Les leçons devaient se donner dans la bibliothèque, où Corinne se rendit bien à contre cœur.

L'institutrice la fit asseoir près d'elle.

— Mon enfant, lui dit-elle, — et sa voix fut douce comme une caresse, — mon enfant, je vois bien que vous ne vous sentez pas attirée vers moi : nommons les choses par leur nom, vous avez peur de moi, n'est-ce pas ?

Corinne se renfrogna, mais ne répondit rien.

— Eh ! bien, poursuivit la jeune fille, vous

avez tort. Au fond, je ne vous blâme pas trop, car je ne suis encore qu'une étrangère ; mais quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que, si vous le voulez, nous serons les meilleures amies du monde. Nous travaillerons en nous amusant un peu, et, au bout de quelque temps, vous serez tout étonnée de voir combien on peut apprendre de choses sans presque s'en apercevoir. Il ne s'agit que d'y mettre un peu de bonne volonté.

Par exemple, aujourd'hui, vous croyez peut-être que je vais vous mettre un gros livre entre les mains, et vous tenir là jusqu'à ce que vous en sachiez un certain nombre de lignes.

Pas du tout.

Il fait beau. Nous allons, si vous voulez bien, faire un tour dans le jardin. Nous étudierons en nous promenant.

Corinne ne s'attendait pas à cela ; aussi, malgré sa résolution d'être maussade, elle ne put s'empêcher de laisser percer sur sa figure un sourire de satisfaction.

L'institutrice, qui l'observait, en ressentit beaucoup de joie ; c'était un premier pas de fait.

Elle donna la main à son élève et descendit avec elle au jardin.

Le soleil, qui resplendissait de tout son éclat, avait séché les feuilles arrachées par la tempête de la veille. Les merles à la gorge fauve sautaient de branche en branche, en faisant entendre leurs notes joyeuses ; c'était comme un dernier sourire de l'été qui s'en va, à l'automne qui vient le remplacer. Quelques fleurs oubliées çà et là se redressaient heureuses sous les caresses de ce dernier rayon de soleil.

Tout en faisant admirer ces beautés à son élève, la jeune fille sut habilement la questionner, et, après une demi-heure de promenade, elle était au fait de cette jeune âme un peu voilée encore, mais pleine de trésors qui ne demandaient qu'à luire au grand jour.

Avouons, à la louange de Corinne, qu'elle avait été moins maussade que pendant le déjeûner.

— Vous voyez, ma fille, lui dit en rentrant l'institutrice, comme Dieu est bon. A vous, il donne des parents qui entourent votre enfance de l'affection la plus tendre ; à moi, qui n'ai plus personne au monde, il offre une place près de ce foyer qui remplacera la famille absente.

Corinne fut touchée de ces paroles, et le soir, lorsqu'elle se retira dans son petit lit bien

chaud et bien moelleux, elle s'endormit en songeant que les petites filles qui ont leur mère sont bien heureuses, et, qu'après tout, l'institutrice pouvait bien être triste sans pour cela être méchante.

Le lendemain, les leçons commencèrent pour de bon. Tout alla bien jusqu'au jour où l'institutrice crut devoir faire sa première réprimande. Voici à quel sujet la chose arriva.

Pendant la leçon, un domestique vint chercher un livre dans la bibliothèque, et, en passant, fit tomber, par mégarde, le mouchoir de Corinne. Du reste, il le ramassa de suite, en s'excusant très-humblement.

Mais la petite fille n'en tint aucun compte.

— Quel maladroit ! dit-elle en faisant une grimace. Une autre fois, tâchez de ne pas recommencer.

Le pauvre domestique, tout honteux, s'en alla sans rien dire.

C'était Jean, un vieux serviteur, qui avait vu naître Corinne, et l'avait bien des fois bercée sur ses genoux.

L'institutrice fut révoltée de cette conduite. Cependant, elle dompta son émotion, et dit à Corinne, d'une voix ferme et tranquille :

— Mon enfant, ce que vous venez de faire là est bien mal. Cet homme n'a eu aucune mauvaise intention, et il s'est excusé fort convenablement ; vous n'auriez pas dû le rudoyer.

— Ce n'est qu'un domestique, et je m'en moque.

— On doit être poli envers tout le monde, même envers les domestiques qui sont bien assez à plaindre dans leur triste condition, sans qu'on leur rende la vie encore plus

pénible. D'ailleurs, cet homme est âgé et a droit au respect d'une enfant aussi jeune que vous. Encore une fois, ce que vous avez fait là est bien mal.

— C'est bon, dit la petite fille, mais cela ne vous regarde pas ; vous êtes ici pour m'apprendre à lire.

— Vous vous trompez, mon enfant, je suis ici pour vous enseigner le bien et vous reprendre quand vous faites le mal.

— Eh bien, moi je ne vous écouterai pas ; après tout, vous n'êtes, vous aussi, qu'une domestique, et je me plaindrez à mon papa.

— Puisque vous le prenez sur ce ton, Mademoiselle, vous allez vous rendre à votre chambre et vous garderez les arrêts pendant une heure, au lieu d'aller à la promenade.

A ces paroles, Corinne éclata en sanglots,

et se mit à crier si fort que son père vint s'enquérir de ce qu'il y avait.

L'institutrice lui raconta ce qui s'était passé.

— Est-ce bien vrai, cela ? dit-il à Corinne, après avoir écouté jusqu'au bout.

La petite fille rougit, et baissa la tête.

Au moins, elle n'était pas menteuse.

— Ah ! c'est comme cela, poursuivit-il, que vous voulez vous conduire, Mademoiselle. A huit ans, vous voulez déjà régenter la maison. Vous ferez votre heure d'arrêts, d'abord. Ensuite, vous vous passerez de dîner, et, après midi, au lieu de prendre votre congé, vous resterez à votre chambre.

Si vous vous avisez de recommencer, et de faire l'insolente, j'y mettrai ordre, tenez-vous-le pour dit.

M. Duclos sortit, et Corinne monta toute confuse à sa chambre.

L'institutrice n'était peut-être pas la moins peinée des deux.

Elle avait fait son devoir, et, sur ce point, sa conscience était tranquille ; mais elle aimait beaucoup Corinne, et elle regrettait d'avoir été forcée d'en venir à cette extrémité.

Et, d'ailleurs, avouons-le, la manière dont la petite fille s'était conduite à son égard l'avait douloureusement blessée.

Si prêt qu'on soit à accepter les humiliations et les contrariétés de la vie, on éprouve toujours une sensation désagréable lorsqu'on est touché par le mépris des autres, et la nature humaine fait entendre son cri d'alarme.

La pauvre fille, cependant, offrit cette épreuve à Dieu, et se sentit plus calme, après une courte prière qu'elle murmura du fond de son cœur ulcéré.

Au dîner, Corinne ne parut pas, et l'institutrice obtint la permission d'aller elle-même lui porter son repas dans sa chambre.

Elle trouva la petite fille assise près de son lit et les yeux tout gonflés par les larmes qu'elle avait répandues.

En voyant entrer l'institutrice, Corinne se leva et lui jeta ses bras autour du cou : — Ah ! j'ai été bien méchante, dit-elle, et j'ai bien mérité ma punition, mais si vous saviez combien je regrette ce que j'ai fait !

— Ce que vous venez de dire là, mon enfant, vaut beaucoup pour réparer votre faute ; j'étais certaine que vous n'aviez pas un mauvais cœur.

— Oh ! non ; j'ai eu b'en du chagrin, et je ne recommencerai plus, bien sûr, bien sûr !

Et la pauvre petite entremêlait ces paroles de profonds soupirs.

— Puisque vous avez bien du regret, et que vous êtes décidée de faire mieux, voulez-vous que nous allions trouver votre papa ? Je suis sûre qu'il vous pardonnera.

— Oui, mais vous ? est-ce que vous me pardonnerez aussi ?

— Comment ! ma pauvre enfant, c'est déjà fait depuis longtemps. Tenez, je ne pense plus du tout à ce qui s'est passé. Descendons voir votre papa.

Et elles descendirent toutes deux à la bibliothèque. Lorsqu'elles furent en présence de M. Duclos, l'institutrice prit son élève par la main.

— Voici, dit-elle, une petite fille qui regrette bien sa conduite de tout à l'heure ; elle a beaucoup pleuré et elle espère que vous voudrez bien lui pardonner.

La jeune fille savait combien il est difficile, pour un enfant, de parler dans certaines circonstances, et elle était venue au secours de ce petit cœur tout troublé par l'émotion.

M. Duclos prit sa fille et la serra dans ses bras. Ah ! je vous assure qu'il ne marchanda pas son pardon.

Croyez-moi, mes petits amis, les papas ne sont pas si sévères que vous le pensez. Lorsqu'ils sont forcés de punir, leur cœur saigne, et ils sont bien heureux lorsqu'on leur fournit la moindre petite occasion de pardonner.

La paix était rétablie partout ; car vous vous imaginez bien que la maman avait également signé à deux mains.

Corinne put donc, dans l'après-midi, faire sa promenade habituelle avec sa chère institutrice ; car, maintenant, elle aimait la jeune

fille de tout son cœur, et elle n'aurait pas voulu, pour beaucoup, lui faire la moindre peine.

En marchant dans le parc, elles causaient de tout ce qu'elles voyaient. L'institutrice enseignait à son élève les noms des plantes utiles, et des rares oiseaux que l'automne n'avait pas encore chassés. Puis, en lui faisant admirer les beautés de la nature, elle lui parlait de la splendeur et des bontés du Créateur, qui répand partout l'abondance et veille sur tout avec le soin d'un tendre père.

Celui qui a l'âme élevée et le cœur bien placé trouve, à chaque pas, des preuves de la bonté inépuisable et de la puissance infinie de Dieu.

Corinne, quoique bien jeune, comprenait tout ce que l'institutrice lui expliquait dans ce

langage simple dont on doit toujours se servir quand on s'adresse aux enfants.

Elles marchaient toutes deux recueillies, l'une parlant, l'autre écoutant, lorsque, au détour d'une allée, Corinne, la première, aperçut Jean qui émondait un arbre.

Une ombre passa sur sa figure, et sa main eut un tressaillement qui fit lever la tête à l'institutrice.

Elle aperçut Jean, à son tour.

Lorsqu'elles passèrent près de lui, il ôta respectueusement son chapeau et les salua.

Corinne s'élança, sans rien dire, et saisit la main du vieux domestique :

— Jean, dit-elle, j'ai été bien méchante ce matin ; j'en ai eu beaucoup de regret, et si vous me dites que vous n'y penserez plus, je serai bien heureuse.

Le pauvre vieillard, tout ému, ne savait plus quelle contenance faire.

— Ah ! vraiment, balbutiait-il, chère petite demoiselle, là, je ne sais pas ce que vous me faites ; je me sens tout triste et tout content à la fois. Croire que je serais fâché pour cela, chère petite demoiselle ! Moi, qui l'ai bercée sur mes genoux et qui me jetterais dans le feu pour lui faire plaisir ! Ah ! bien, par exemple, tenez, je me sens tout comme çà !

Et il passa sa main sur ses yeux, d'où s'échappaient deux grosses larmes.

La petite fille sauta lestement au cou du vieillard, lui appliqua un gros baiser sur la joue, puis se sauva par le détour de l'allée.

Jean resta tout abasourdi.

— Et croire que je lui en voulais ! cher petit ange, moi, qui n'aime que cela au monde,

après Dieu et mes maîtres ! Et presque me demander pardon, encore ! Et penser que je suis resté planté là sans rien dire ! Ah ! tout de même, ça ma réchauffé le cœur, et je crois que si je m'étais laissé faire j'aurais presque pleuré !.. Allons ! allons ! n'y pensons plus, poursuivit-il en voyant que l'émotion le gagnait, émondons nos arbres.

Pendant ce temps, l'institutrice avait rejoint son élève qu'elle avait pressée sur son cœur, sans dire un seul mot.

La parole n'est pas toujours la meilleure expression du sentiment.

Ce fut une heureuse promenade, et lorsque Corinne rentra, elle avait le cœur rempli d'une douce joie.

C'est, mes enfants, ce qui arrive toujours quand on a accompli une bonne action, surtout

une bonne action qui a nécessité un petit sacrifice.

II

Cinq années plus tard, un matin du mois d'avril, nous retrouvons Corinne, la figure baignée de larmes, assise dans le vestibule et regardant tristement une voiture qui stationnait sur le chemin, chargée de malles et de paquets.

Elle était là depuis quelques instants, les yeux toujours fixés dans la même direction, lorsqu'un bruit de pas et de voix se fit entendre dans le corridor.

C'était l'institutrice que M. et Mme. Duclos

allaient reconduire jusqu'à la voiture qui l'attendait en dehors du parterre.

En la voyant, Corinne se jeta dans ses bras, en pleurant davantage. Elle ne pouvait se résoudre à la laisser partir.

Car, pendant ces cinq années, elle avait pu connaître les trésors de ce cœur dévoué, et apprécier l'amie qui l'avait si souvent soutenue dans ses faiblesses et relevée de ses chutes.

Il fallut cependant se dire un dernier adieu, et Corinne regardait encore, en agitant son mouchoir, pendant que déjà la voiture était disparue derrière un massif d'arbres qui bordait le détour de la route.

La petite fille, maintenant âgée de treize ans, et aussi aimable qu'elle avait été maussade autrefois, allait terminer son éducation dans un pensionnat.

Quant à l'institutrice, elle allait recommencer ailleurs la tâche qu'elle venait de terminer ici, et continuer cette vie de dévoûment et de sacrifices que le monde sait rarement apprécier, mais pour laquelle Dieu doit réserver une récompense à part dans les trésors de son éternelle bonté.



TABLE DES MATIÈRES



